51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 24 MAI 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Parait à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète....... 18 fr. Edition partielle....... 12 fr.	ETRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Canonisations de l'année jubilaire. — Don Bosco. — Une mère modèle, 337. — II. Le caractère providentiel de la mission de don Bosco dans l'Eglise contemporaine. — Comment il se range auprès des grands créateurs de l'histoire ecclésiastique. — Il est l'apôtre de l'ère industrialiste, 339. — III. En quoi on doit le considérer comme un précurseur de génie. — Grandes lignes de sa pédagogie, 341. — IV. La sainteté de don Bosco, 344. — V. En contraste avec cette pédagogie d'un saint, la mystique soviétique. — Comment on abrutit les masses. — L'opium d'une religion de la terre et du matérialisme. — Les absurdités de la mystique marxiste, 345. — VI. Un pays catholique : la Belgique. — Un grand poète en langue wallonne : J. Mignolet, 351.

Liturgie. — De quelle couleur doivent être les tentures du trône de l'évêque qui administre le sacrement de Confirmation ? 352.

PRÉDICATION

Pour la Fête-Dieu. — III. Historique de la fête, 273.

Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, 276. — II. La plaie du Cœur de Jésus, 280.

Courtes instructions sur le Symbole. — XXXIII. La Passion : Jésus devant Pilate, 281.

Les Litanies du Sacré-Cœur. — VI. 4e *Invocation* : Cœur de Jésus, d'une infinie majesté, 284.

L'Evangile vécu avec sainte Bernadette. — I. La piété de sainte Bernadette, 286. — II. L'humilité de sainte Bernadette, 287.

PETIT COURRIER

Q. — Je dois faire une conférence sur le sujet suivant : « La sélection au cours des Etudes secondaires. — Sa nécessité. — A quelle époque doit-elle se faire ? Qui doit intervenir ? etc. »

Connaîtriez-vous des ouvrages susceptibles de me fournir quelques renseignements sur cette question ?

R. — S'agit-il de « sélection » au sens universitaire, mis à la mode par les projets d'Ecole unique, ou bien d'orientation scolaire ? De la seconde, plus probablement. Quoi qu'il en soit, vous consulterez avec profit la circulaire de M. de Monzie sur l'Orientation des élèves, du 21 juin 1932, adressée à MM. les Recteurs d'académie; demandez-en le texte à *L'Information universitaire*, 8 bis, rue de l'Arrivée, Paris 16e. Elle vous apprendra ce que l'on fait à côté de nous, sinon contre nous.

Pour la détermination des aptitudes, voyez :

De la Vaissière, *Psychologie pédagogique. L'Enfant. L'Adolescent. Le Jeune homme*, 5e édition 1926, 25 f., Paris, Beauchesne. La seconde partie du volume traite précisément des aptitudes professionnelles et de la détermination des types normaux et anormaux. Bibliographie très riche (98 pages), mais jusqu'à 1914 seulement; — Claparède, *Psychologie de l'enfant*, 553 p., Kündig, 4, rue du Rhône, à Genève (1916); du même : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers*, 12 f., Paris, Flammarion ; — A. Binet et Th. Simon, *La mesure du développement de l'intelligence chez les jeunes enfants* (Société A Binet, 3, rue de Belzunce, Paris 10e); — Piéron, *Le développement mental et l'intelligence*, in-16, Alcan, 1930 : voir article dans *L'Education* (Lenore) de nov. 1931, p. 96 et suiv.; — René Nihard, *La Méthode des tests; pour initier les éducateurs*, in-12 de 240 p., 13 f., Editions du Cerf, 1932; — Marcel Foucault, *La Mesure de l'intelligence chez les écoliers*, gr. in-8 de 136 p., Delagrave, 1933 (nous en rendrons compte prochainement); — J Fontègne, *L'Orientation professionnelle et la détermination des aptitudes*, in-8, 36 f, 1931, Delachaux et Niestlé, à Neuchatel (Suisse), agence à Paris, 26, rue Saint-Dominique; — Parret, Mazels et Boris Noyer, *L'Orientation professionnelle*, Flammarion, 1926; — La revue

L'Orientation professionnelle (mensuelle). Guyot-Ozil, 10, rue Chardin, Paris 16e; — Dr Gilbert Robin, *Enfants d'aujourd'hui : la paresse est-elle un défaut ou une maladie?* in-12 de 284 p., 12 f., Flammarion, 1932; — Mlle Kovarsky, *Mesure des capacités psychiques chez les enfants,* in 8, avec figures et tableaux, 25 f, Alcan, 1927; — Henri Bouchet, *L'individualisation de l'enseignement (L'individualité des enfants et son rôle dans l'éducation),* in-8 de 556 p., 50 f., Alcan, 1933 (ouvrage de premier plan, hardiment novateur, mais d'une information très riche. Le problème qui vous occupe y est traité pp. 332-342).

Parmi les nombreux articles de revues qui traitent la question *ex professo* ou qui l'abordent de biais, vous pourrez retenir : « Le développement psychique de l'enfant et son orientation professionnelle considérée au point de vue mental » par Ch. Grimbert (*Etudes,* 1er avril 1924, p. 42 et suiv.); — « Du discernement des esprits par le latin en Sixième, » par Mme M. Lefeuvre, professeur au lycée Fénelon (*Revue Universitaire,* octobre 1931, pp. 232-235); — « La Mesure scientifique de l'intelligence enfantine », par Marie-Thérèse Latzarus (*Correspondant,* 25 octobre 1930, p 229-238); — « De l'orientation pour le choix d'une carrière », par M. l'abbé Gadeau (rapport lu au Congrès de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne, Versailles 1928; supplément à l'*Enseignement Chrétien* d'octobre 1928, p. 61-69); — « Que faire de nos fils? » par P. Allard (*L'Education,* déc. 1933, p. 129-160); — « L'Ecole unique et nous », par Pierre-Henri Simon (*Esprit,* janvier 1933, pp. 779-807); montre que la sélection reprochée à l'Ecole unique a existé de tous temps dans la pratique; cet article forme un chapitre de *L'Ecole et la Nation,* récemment paru aux Editions du Cerf, 15 f. — Une collection de l'*Echo de Paris* vous fournirait sur la question de nombreux articles de M. Charles Delvert ; vous connaissez ceux de M. J. Guiraud dans la *Croix.*

Enfin je vous signale — sans plus — l'existence d'un « Institut national d'orientation professionnelle » qui donne des cours et délivre des diplômes de Conseiller d'orientation ; Secrétariat, 41, rue Gay-Lussac, Paris 5e.

Q. — En 1929, p. 745, et en 1930, p. 757, l'*Ami* a annoncé les premiers volumes, tomes I à V, des *Œuvres* de sainte Thérèse de Jésus traduites par le R. P. Grégoire de St Joseph. Les volumes suivants ont-ils paru ?

R. — Oui. Les tomes VI et VII contiennent les *Fondations,* et le tome VIII le *Château de l'âme ;* cf. *Ami* 1932, p. 308.

Q. — Pourriez vous m'indiquer un livre traitant du sujet suivant : les journées de vocation, leur utilité, leur organisation ?

R. — Au 2e Congrès de recrutement sacerdotal (Marseille, 1926), M. le chanoine Truchi a donné un rapport intitulé : *Le R S et l'action paroissiale, journées des vocations.* Ce rapport a été publié en fascicule séparé et se vend 1 f. à l'Archiconfrérie de la Reine du clergé, 39, Boulд. St-Germain, Paris-5e.

Q. — Je serais reconnaissant à l'*Ami* de me documenter sur les motifs de la condamnation de l'*Action Française.*

R. — *L'Eglise et l'Action Française,* Documents romains, in-8o. 3 f. 25; *Pour le Pape,* par A. Bessières, in-8o de 208 p., 9 f.; *Pourquoi Rome a parlé,* par les PP. Doncœur, Bernadot, Lajeunie, etc, in 8o de 416 p., 15 f.; *L'Eglise et l'Action Française,* Lettre à un étudiant, par le P. Boulier, in-16 de 44 p, 2 f. 50; *A un catholique de l'Action Française,* in-16 de 32 p., 2 f.; *Le joug du Christ, Réponse aux théologiens d'A F.,* par les PP. Bernadot, Desbuquois et Riqu t, in 12 de 155 p., 9 f. Tous ces volumes aux éd. *Spes.* — *Deux articles de la « Civiltà Cattolica » en réponse à l'A. F.,* in-8o de 65 p., Paris, Bonne Presse.

Q. — Pourriez-vous me donner quelques indications, références pour traiter le sujet de piété suivant : « Dans une conférence à des religieuses contemplatives, vous exposez les beautés du Ps. 21 en tant que prophétie littéralement messianique ; vous établissez des rapprochements entre cette prophétie et le récit historique de l'Evangile. »

R. — Tous les commentaires des Psaumes peuvent vous être utiles, et ils abondent. Je vous signale entre autres, parmi les plus récents, Hugueny, O. P., *Psaumes et Cantiques du Bréviaire Romain,* t. IV, Bruxelles, Action catholique, 19-81, chaussée de Haecht ; — J. Weber, *Le Psautier du Bréviaire romain,* in-18 de 544 p, 8 f 50, Paris. Desclée et Cie; — L. Soubigou, *Dans la beauté rayonnante des Psaumes,* in-12 de 326 p., Paris, Lethielleux.

Q — Je vous serais bien reconnaissant de me documenter sur la question du gardiennage d'église.

R. — Nous avons traité ce sujet avec d'amples détails dans notre *Jurisprudence* du 18 février 1930. Veuillez donc vous y reporter.

L'Ange de l'Ecole. Texte de Mme Raïssa Maritain. Illustrations de Gino Severini. — Un vol. in-12 de la collection « L'année en fêtes pour nos enfants », 140 p., cartonné 10 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1934.

Ce charmant volume contient tout l'essentiel de la biographie de S. Thomas d'Aquin et donne un aperçu de son activité intellectuelle et de sa sainteté. Ecrit pour l'enfance, il a su garder le style simple, direct, qui convient à cet âge. et rattacher à des notions déjà connues ce qui pourrait paraître nouveau à de jeunes intelligences. Il faut avoir longuement vécu dans l'intimité du Docteur Angélique et aimer beaucoup l'enfance pour réussir si merveilleusement une œuvre aussi délicate La presque totalité des illustrations, genre vieux bois, est très bien venue, avec une note de naïveté qui fera sourire les enfants... et plus d'une grande personne.

M.-A. Bellouard, O P. — **Jeune Fille... Toi, d'Aujourd'hui.** — In-12 de 106 p., 10 f. — Bureau du Rosaire, 104, rue Bugeaud, Lyon.

L'auteur a déjà beaucoup écrit pour la sanctification des jeunes filles. Ce nouveau volume renferme de précieuses leçons. La jeune fille d'aujourd'hui paraît si différente de celle des époques passées, et pourtant le cœur féminin est bien toujours, au fond, le même.

Le P. Bellouard interpelle ici la jeune fille responsable..., généreuse ou douloureuse..., inquiétante..., lâche..., malfaisante..., vaincue ou nulle. A chacune de ces catégories il sait dire la vérité, simplement mais fortement, et rappeler à toutes l'idéal chrétien... « Au bord de ta route, dit-il à sa lectrice, les paresseuses sont assises ; les vaincues sont gisantes ; les douloureuses pleurent; les flétries sont piétinées. Et toutes te regardent, chacune avec son regard. Regarde-les, toi aussi, pour comprendre, et que la grande leçon, navrante ou magnifique, t'instruise. Il faut vouloir être utile, belle et bonne. Il faut vouloir, intacte, arriver au terme et, victorieuse, atteindre le sommet »

J. Spiegel, curé à Carlsruhe. — **In Gottes Auftrag,** *Sermons.* — In-8 de VI 378 p., broché 5 marks, relié 6 mk. 20. — Herder, Fribourg-en-Brisgau.

Les soixante sermons, rédigés en allemand, que renferme ce volume forment une série qui s'applique à

(*Voir la suite p. 166*).

"D'AUTRES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES."

par André DEMAISON

Un volume . . . . 12 francs

Un livre de bon goût, de haute tenue littéraire, d'un intérêt prenant, qui console des vilenies et des folies humaines, et qui exalte le Créateur jusque dans ses créatures inférieures.

En vente dans toutes les librairies

"LES ECRIVAINS FRANÇAIS"
5, Quai Voltaire, PARIS,

ORGUES A TUYAUX
PLEYEL
Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre
Dimensions : 3 m. 30×1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, 23-25, Aven. Victor-Emmanuel III
PARIS.

MARBRERIE RELIGIEUSE
Autels, Rétables, Chaires, Ex-votos... etc
RÉFÉRENCES: Basiliques de Fourvière et de Lourdes
DESSINS & DEVIS sur demande à GUINET & C^{ie}
PIERRES, MARBRES & GRANITS, 11, Quai Général Sarrail, LYON

Ch. CHAMPIGNEULLE
Vitraux & Chemins de Croix d'Art

MAISON FONDÉE A METZ EN 1832
96, Rue Notre Dame des Champs
Paris. Danton, 49-65

Les plus hautes récompenses
Les plus précieuses références

C. A. T.

Le Brûleur automatique pour chauffage au MAZOUT NON TAXÉ

Nombreuses références de Séminaires	Bon Sauveur de Bégard. Petit Séminaire de Caen. Petit Séminaire de Voreppe. Institution Frémont à Lisieux.
Couvents	Communauté des Augustines à Angers. Sœurs de l'Immaculée-Conception à Paris.
Eglises	Chapelle des Sœurs Franciscaines à Rodez. Eglise Sainte-Thérèse à Nancy, etc., etc...

Devis sans engagement

2, Bould de la Paix, LA COURNEUVE (Seine).
Tél. Flandre 10-80.

« Les Maîtres de la Pensée Religieuse »

VI

R. P. WEBERT, O. P.

SAINT THOMAS D'AQUIN
LE GÉNIE DE L'ORDRE

Déjà parus :

SAINT AUGUSTIN et le néo-platonisme chrétien, par RÉGIS JOLIVET *(couronné par l'Académie française)*.
WILLIAM JAMES et le pragmatisme religieux, par GILBERT MAIRE.
PLOTIN et le paganisme religieux, par EDOUARD KRAKOWSKI.
BOSSUET et le classicisme religieux, par GONZAGUE TRUC.
SAINTE THÉRÈSE et la vie mystique, par J.-D. BERRUETA et JACQUES CHEVALIER.

Sous presse :

FÉNELON et la religion de l'amour, par ALBERT CHEREL.

Chaque vol. (14×21) abondamment illustré 20 fr.

19, rue Amélie, PARIS-7e. DENOËL ET STEELE

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Ste An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

Biscuits pour les Séminaires, Etablissements Religieux.
Vente directe de la fabrique à des prix imbattables.
Demandez tous renseignements à la
BISCUITERIE FRANCO-HOLLANDAISE,
22, Place de Villiers, MONTREUIL-s-BOIS (Seine).

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Ami du Clergé du 24 mai 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la Fête-Dieu. — III Historique de la fête, 273.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, 276. — II. La plaie du Cœur de Jésus, 280.
Courtes instructions sur le Symbole. — XXXIII. La Passion : Jésus devant Pilate, 281.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — VI. *4e Invocation :* Cœur de Jésus, d'une infinie majesté, 284.
L'Evangile vécu avec sainte Bernadette. — I. La piété de sainte Bernadette, 286. — II. L'humilité de sainte Bernadette, 287.

POUR LA FÊTE-DIEU

III

HISTORIQUE DE LA FÊTE

Mes frères,

L'auditoire réuni dans cette église est avant tout, tel que je le vois composé, un auditoire de croyants convaincus et de vrais fidèles. Pas une âme ici qui n'adore le Dieu caché dans l'Hostie sainte, qui ne le reçoive souvent, sinon tous les jours, et pour qui ce dogme central de la religion catholique n'ait tout l'éclat d'une indiscutable vérité. Il y a plus : aux certitudes des convictions définies, l'amour ajoute en vous ces chaudes lumières qui, en passant par le cœur, fixent l'esprit dans la plus profonde et tout ensemble dans la plus délicieuse quiétude. Pour tout dire en un mot, votre foi éclairée n'admet ni nuages, ni ombres, ni hésitation, ni doute, et quand, du haut de la chaire, le prêtre vous dit, en vous montrant l'autel : « Il est là ! » un écho unanime s'élève au milieu de vous et répond : « C'est vrai, il est là ! »

Je n'entreprendrai donc pas devant vous une de ces thèses savantes, longuement et laborieusement travaillées, qui, à grand renfort d'arguments bien connus, établissent aux yeux des incrédules des vérités plus claires pour vous que le jour même.

« Il vous suffira de nous adresser quelques paroles bien senties », me disait naguère votre vénérable pasteur en venant me proposer l'honneur de vous parler, comme un service à rendre.

Je n'aurai pas d'autre ambition que de répondre à ces humbles désirs, mille fois heureux si Dieu daigne mettre sur mes lèvres un seul de ces mots qui avivent dans les cœurs vraiment fidèles l'inextinguible feu de la divine charité.

Mais de quoi parler, en cette fête du Saint-Sacrement, si nous abandonnons la grande thèse traditionnelle ? Rien ne me semble plus naturel que de nous entretenir de cette fête elle-même. Etudions son origine, sa forme liturgique et sa popularité auprès des foules, et voyons comment Dieu, l'Eglise et le peuple se sont rencontrés pour concourir à en faire la plus magnifique des solennités chrétiennes.

Beau sujet, un peu trop vaste peut-être ; j'espère toutefois que, même présenté en raccourci, il ne sera ni sans intérêt ni sans profit pour vos âmes.

I

Pendant plus de dix siècles, aucun doute ne s'était élevé contre l'Eucharistie. Ce n'est pas que de nombreuses hérésies n'aient jusque-là désolé l'Eglise ; elles avaient au contraire attaqué le Christ sous toutes les formes et avec toutes les armes ; elles avaient tout nié ; déjà même elles avaient essayé de tout détruire. Par une inconséquence étrange, on avait respecté le plus divin de tous les mystères ; le temple et l'autel étaient restés debout et le tabernacle inviolé. Ce fut en France, dans cette Touraine féconde en esprits sceptiques, que le premier négateur du sacrement se rencontra.

Bérenger, archidiacre d'Angers et écolâtre de Saint-Martin de Tours, disciple de Scot Erigène, était un Tourangeau de la race de ses deux compatriotes Rabelais et Descartes, un railleur comme le premier, un douteur comme le second, dont le doute systématique a donné un pli si fâcheux à l'esprit français. Sans nier la présence réelle du Christ au St-Sacrement, il affirma la persistance du pain et du vin après la consécration, affirmation qui est une erreur d'abord et, ensuite, une erreur destructive, car pour les simples d'esprit elle équivalait à une négation.

C'était vers le milieu du XIe siècle, à l'une des plus sombres époques de l'histoire.

A la nouvelle que l'archidiacre Bérenger niait la présence réelle, ce fut dans toute la catholicité un immense cri de stupeur et d'indignation. On eût dit que les peuples, sentant que Dieu allait quitter la terre, tremblaient de devenir orphelins. L'hérésiarque effrayé se rétracta et tout rentra dans l'ordre.

Mais une rétractation, si solennelle soit-elle, n'arrête pas l'idée lancée, car l'idée perverse est comme un torrent irrésistible, indompté, indomptable : il n'y a pas de barrages ni de digues à lui opposer ; elle marche devant elle jusqu'à ce qu'elle rentre enfin dans l'abîme dont elle est sortie. On pouvait donc s'y attendre. Jetée dans ce monde où ce sont les plus grandes folies qui trouvent les plus vigoureuses créances et les plus nombreux sectateurs, la sacrilège négation de l'archidiacre de Tours, après avoir longtemps couvé dans l'ombre, allait éclater au grand jour et, par la main d'hérétiques décidés, porter la désolation dans le sanctuaire désormais sans autel et sans tabernacle : c'était l'anéantissement de la religion du Christ, car c'était lui enlever son centre et son cœur vivant.

Jésus-Christ, m. f., ne pouvait laisser périr dans les âmes la foi au sacrement de son amour. Il fal-

lait une réparation immense à cet immense scandale que les siècles impies devaient étendre encore et aggraver.

Cette réparation, il la demanda et l'obtint.

En 1208, dans un monastère belge, près de Liège, une jeune et pieuse novice, la Bienh. Julienne, eut une vision. Chaque fois qu'elle entrait en oraison, une sphère lumineuse lui apparaissait. Par une singulière anomalie, cette sphère, comme ébréchée, gardait toujours une partie obscure. La naïve enfant n'y comprenait rien. Vainement elle chassait l'importune apparition; les yeux ouverts, les yeux fermés, elle voyait toujours l'astre mutilé rayonner devant elle. Un jour enfin, le Dieu qu'elle aimait uniquement lui révéla le mystère : « Ce disque incomplet, c'est le cycle des solennités chrétiennes, auquel manque une fête. — Laquelle, Seigneur ? — La fête du corps de ton Dieu. » Pendant vingt ans, Julienne hésite encore et se tait. Enfin la grâce la presse, elle n'y tient plus; elle parle... L'homme illustre qui sera plus tard Urbain IV apprend tout, et quand il monte sur le trône pontifical, décidé par le fameux miracle de Bolsena, il institue solennellement la fête que nous célébrons en ce jour.

Voilà, m. f., d'après l'Histoire ecclésiastique, l'origine de cette solennité. C'est Jésus-Christ luimême qui en a demandé l'institution à une de ces humbles et angéliques religieuses dont les visions célestes ont souvent produit parmi nous des renouvellements si inattendus. Je ne discute pas le fait, Dieu se sert des instruments et des moyens qui lui plaisent. Ce qui me frappe et me ravit, c'est l'à-propos de cette divine innovation, monument solennel de la foi des siècles passés, protestation éternelle contre l'incrédulité du XII^e siècle, sauvegarde infaillible contre les attaques des hérétiques de l'avenir. Qu'ils paraissent maintenant, les grands siècles d'erreurs; que tous les ennemis du Christ eucharistique se lèvent : Vaudois de Lyon, Hussites de Bohême, Luthériens et Calvinistes, philosophes du XVIII^e siècle et incrédules des temps présents ; qu'ils viennent, tous ces renégats de l'éternel amour; il est trop tard ; l'Eucharistie a triomphé, et dans le pain sacré l'univers entier a reconnu et salué son Dieu !

Pendant que les suppôts de Satan feront les efforts les plus désespérés pour éloigner Dieu de l'homme, lui, l'Emmanuel, il fera chaque année un sublime effort pour rapprocher l'homme de Dieu, et chaque année le retour de la fête de son Sacrement, en rappelant qu'il est présent sur la terre, forcera l'incrédule lui-même à se souvenir que le temple est habité et que le tabernacle n'est pas vide.

Jésus-Christ en est l'initiateur et le héros, voilà, m. f., la part de Dieu dans la solennité de ce jour.

II

La fête du Saint-Sacrement était donc fondée. Il s'agissait maintenant de lui donner sa forme liturgique, car c'est par la liturgie que l'Eglise fait monter à Dieu la prière du monde.

Ici se place une légende trop touchante pour que je la passe sous silence. Urbain IV voulait que les chants de cette fête fussent dignes de la grande idée qu'ils avaient à traduire. Il fit appel aux deux plus illustres docteurs de l'Eglise d'alors. L'un était Thomas d'Aquin, de l'Ordre de S. Dominique ; l'autre, Bonaventure, de l'Ordre de S. François d'Assise. Le premier, génie d'une extraordinaire puissance, semblait avoir dérobé au ciel le secret des plus profonds mystères ; le second, moins puissant par la raison peut-être, s'élevait cependant à des hauteurs égales sur les ailes fougueuses de l'amour mystique. Déjà célèbres et presque canonisés de leur vivant, pour leurs contemporains Bonaventure s'appelait le Docteur séraphique et Thomas l'Ange de l'Ecole. Le monde allait être témoin d'un duel magnifique entre deux hommes qui avaient à la fois la rare et sublime fortune d'unir la sainteté au génie.

Les deux immortels champions s'enferment dans leur cellule de moine ; ils méditent, ils prient, ils travaillent avec cette brûlante ardeur que donne à l'écrivain, mieux encore que l'orgueilleux espoir d'un triomphe, la sainte pensée que son œuvre glorifiera ce qu'il aime. Au jour fixé, les deux religieux se rendent près du Pontife au milieu de cette cour des papes, la plus imposante des cours royales en ces temps où l'Eglise, après avoir civilisé le monde, en était devenue la vraie reine.

Thomas commence la lecture de son œuvre ; tous écoutent, ravis. Bonaventure, lui, semble en extase. A la strophe du *Sacris : Panis angelicus*, il n'y tient plus, il pleure d'admiration et d'amour. Ses mains s'agitent sous sa robe de bure; on entend un froissement de parchemin, des fragments de manuscrit tombent sur le sol. Thomas poursuit et achève, et quand il a fini, on écoute encore, dans ce long frisson que donne le sublime, cette voix inspirée qui s'est tue.

— « A votre tour, Frère Bonaventure, » dit le pape.

L'illustre concurrent montre les lambeaux de son manuscrit déchiré : « Voilà ce qui en reste ! s'écrie-t-il ; je me serais cru sacrilège si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage auprès d'un tel chef-d'œuvre. » Le pape embrassa les deux saints. Comme toujours, le fils de S. Dominique avait vaincu par le génie, le fils de S. François par l'humilité.

C'est donc l'office composé par S. Thomas qui est resté entre les mains de l'Eglise. Certes, l'œuvre de S. Bonaventure devait être aussi bien belle et, pour ma part, je regrette qu'elle ait péri tout entière, — une âme vraiment grande ne fait rien de médiocre, — toutefois, j'ose le dire, l'Eglise ne pouvait rien espérer de plus parfait que cet office de l'Ange de l'Ecole.

Suivez, sur votre livre de messe, toutes les stances de cet incomparable poème. Je ne parle

pas de ce plain-chant si grave et si ardent qu'à lui seul il saisit l'âme et l'emporte aux sommets de l'idéal religieux. Non, je parle du sens caché sous les paroles, de ces suggestives évocations tirées de l'Ancien Testament, de ces mots pleins de lumière et d'amour tirés de l'Evangile, surtout de ces hymnes d'une forme si simple et pourtant d'une inspiration si profonde, œuvres étonnantes, claires comme le symbole d'Athanase, lyriques comme une Ode de Santeuil, dans lesquelles on ne sait qui l'emporte, de la théologie la plus rigoureuse ou de la prière la plus passionnée.

Lisez ces pages ; elles dépassent l'œuvre des plus illustres poètes ; l'immortel Dante, appelé le poète théologien, s'avoue lui-même vaincu. Vous avez là le plus complet des traités sur l'Eucharistie et la plus sublime prière à l'Eucharistie. Il y a huit siècles que ce monument de la foi catholique existe et, comme ces superbes cathédrales qu'on bâtissait alors, il n'a pas vieilli d'un jour ; il a la jeunesse des choses éternelles.

Béni sois tu, grand Docteur que la foi et l'amour rendirent poète pour un jour. Comme l'aigle qui prend ses petits sous ses ailes pour leur faire explorer les cieux, sur les puissantes ailes de ton génie tu prends aussi nos faibles âmes et tu les portes jusqu'aux réalités sublimes du mystère eucharistique. Béni sois-tu de nous prêter ton grand cœur pour le louer et le chanter. Béni sois-tu : grâce à toi l'Eglise de la terre fait monter vers son Dieu des hymnes dignes, en vérité, de l'Eglise du ciel.

III

La fête du Saint-Sacrement était fondée ; S. Thomas avait prêté à l'Eglise, pour ce beau jour, les plus pieux essors de son âme tendre et géniale. Comment le peuple chrétien va-t-il accueillir cette divine nouveauté ?

— Comme toujours, m. f., quand une institution répond à ses meilleurs instincts, je veux dire avec le plus ardent enthousiasme.

La Fête-Dieu (c'est le nom que le peuple lui donna lui-même) devint la plus populaire de toutes les fêtes, et jamais dans l'Eglise on ne vit un tel concours des foules ni des pompes plus magnifiques.

Avec une sainte audace, l'Eglise tira du tabernacle ce Dieu qui désormais devait être un signe de contradiction dans son Sacrement, comme il l'avait été dans sa vie mortelle ; elle l'exposa dans l'ostensoir comme un défi de sa foi imperturbable à l'incrédulité railleuse de tous les siècles.

Grand spectacle ! Après être restées plus de mille ans enfermées dans l'ombre, les frêles espèces qui contiennent Celui que nous adorons, apparurent au grand jour. Les peuples accoururent de toutes parts dans les temples et, dans leur ravissement de pouvoir contempler l'Hostie, lui firent à l'envi ces libres ovations qui, nées de l'élan spontané des cœurs, sont les seules vraiment glorieuses.

Toutefois, l'Eucharistie devait être l'objet de triomphes plus grandioses encore. Non contente de faire sortir ostensiblement de sa prison Celui que l'amour y enchaîne, l'Eglise voulut qu'il fût porté à travers les rues des villages et des villes, et c'est alors que, vraiment, la catholicité vit des spectacles indescriptibles, des triomphes d'une splendeur plus que royale.

Dans les campagnes, au milieu de cette nature que le plus beau des mois met en fête, cette solennité prêta, pour un jour, un peu de divine poésie à la monotone et rude vie des paysans. Au son joyeux de la cloche rustique, Dieu s'avança dans ces champs que sa puissance a créés et que sa bonté fait fleurir, loué, béni, chanté par les humbles de la terre.

Dans les villes, ce furent bien d'autres merveilles. Là, ce n'était plus seulement l'humble et peu nombreuse population d'un hameau qui suivait l'Hostie, entourée de ses prêtres ; c'était la cité tout entière qui, debout comme un seul homme, au son des cloches, aux accords des fanfares et au grondement des canons, accompagnait, par les rues pavoisées et jonchées de toutes les fleurs de l'été commençant, ce Dieu plus grand que tous les triomphateurs. Tous étaient là, les magistrats, les soldats, le peuple, les grands et les petits, les riches et les pauvres, confondus dans cette union des classes et des cœurs que la Religion seule peut réaliser ici-bas.

C'était la Fête-Dieu, mais c'était aussi la fête de l'égalité et de la fraternité humaines, car les hommes ne sont égaux et frères que dans la charité du Christ !

Dites-moi si jamais le monde offrit de plus grand spectacle !

Ce culte glorieux eut, il est vrai, ses éclipses. Des jours sombres se levèrent, où toute splendeur chrétienne disparut. Le protestantisme, le jansénisme et le XVIII^e^ siècle avaient passé sur l'Europe. On avait essayé de dessécher les cœurs et de les arracher au Dieu de l'autel. On n'avait que trop réussi. Un jour vint où, dans le pays le plus civilisé du monde, on substitua le culte de la déesse Raison au culte de la Raison éternelle. On ferma les églises, ces demeures sacrées de l'Eucharistie ; pour en finir plus facilement, sur la guillotine sanglante on tua les prêtres, ces ministres de l'Eucharistie. Le peuple désorienté chercha son Dieu et ne sut plus où le trouver, car, comme aux premiers jours du christianisme, il s'était réfugié avec ses fidèles dans les forêts ou dans les catacombes.

Mais le peuple ne peut vivre sans autel et sans Dieu. Tout à coup, en 1801, l'Eucharistie sortit de l'ombre : la Religion la promena de nouveau dans les plus grandes villes au milieu de l'enthousiasme populaire, et l'Hostie planant sur les ruines accumulées annonça l'aurore de jours meilleurs.

Nous qui sommes nés durant cette accalmie, nous les avons connus, ces beaux jours où, des

rochers de Bretagne aux côtes de Provence, la nation entière, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme, à la fois enthousiaste et recueillie, suivait le dais qui abritait son Dieu. D'une frontière à l'autre, l'air vibrait du son des cloches et des chants sacrés. Partout des oriflammes, partout des robes blanches. On eût dit que ce jour-là il n'y avait en France que des anges et des saints...

C'était trop beau pour durer. Après un réveil de plus d'un demi-siècle, les jours sombres sont revenus où Jésus-Christ, comme son Eglise, a encore une fois perdu sa liberté. N'en soyons pas troublés, m. f., ce ne sont là que des épreuves passagères. Celui qui a vaincu la mort, ressuscitera de nouveau et de nouveau triomphera dans cette France qui lui appartient. D'ailleurs promenons nos regards sur le pays : l'oppression est partout, c'est vrai, mais nous tenons bon, et vous savez par votre histoire que rien n'est perdu chez nous, tant que l'ennemi n'a pas pris ce dernier boulevard de la liberté nationale.

* *

C'est une page d'histoire, m. f., que nous venons de relire ensemble, une page où Jésus-Christ, l'Eglise et le peuple nous sont apparus concourant ensemble à la plus pompeuse des solennités de notre culte. Je ne sais rien de plus beau au monde que cette union du ciel et de la terre, rien de plus saint ni de meilleur à contempler pour des âmes croyantes. Entrons donc résolument dans ce grand courant d'amour. Quand l'incrédulité, qui ne désarme pas, poursuit toujours de ses négations et de ses sarcasmes le plus divin de nos mystères, montrons que, s'il y en a qui rient et qui nient, il y en a aussi qui croient et qui adorent. Faisons retentir nos églises des magnifiques paroles, des strophes sublimes que la liturgie met sur nos lèvres ; unissons-nous pour lui faire un triomphe digne de son incomparable gloire.

Et puissent des jours meilleurs se lever sur le monde, afin que, suivant le désir du Christ, partout soit loué, adoré, béni le Saint-Sacrement de l'autel aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

I

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Mes frères,

Est-il une dévotion plus populaire que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ? Elle a pénétré dans toutes les classes de la société ; le plus petit enfant la connaît ; elle affecte les formes les plus diverses ; elle s'adapte à tous les besoins de la piété chrétienne. Image du Sacré-Cœur exposée dans les maisons à la place d'honneur ; intronisation du Sacré-Cœur dans les foyers et consécration des familles ; offrande de la journée au Cœur de Jésus par les associés de l'Apostolat de la prière ; sanctification spéciale du vendredi par la communion réparatrice ; pieux exercices du premier vendredi de chaque mois ; pratiques de l'Heure Sainte et de la Garde d'honneur ; consécration du mois de juin tout entier au Sacré-Cœur ; litanies spéciales et prières innombrables en l'honneur du Cœur de Jésus ; scapulaires et médailles à son effigie ; associations, confréries, ordres religieux sans nombre fondés sous son vocable, quelle magnifique floraison dans le jardin de la Sainte Eglise ! Quel arome de piété embaumant toute la terre ! Quelle douce et consolante constatation pour nos cœurs chrétiens ! Oui, à la vue de tous ces hommages qui montent incessamment vers le Cœur de Jésus, qui voudrait, qui pourrait encore désespérer ? Ne se prend-on pas à dire comme le saint Curé d'Ars : « Vive Dieu ! C'est encore N.-S. Jésus-Christ qui recueille le plus d'amour ici-bas » ?

Mais, parmi les plus pieux fidèles eux-mêmes, combien y en a-t-il qui saisissent exactement l'objet propre, la raison d'être de leur vénération et de leur amour ? Rendons-nous tous au Sacré-Cœur ce culte en esprit et en vérité, ce culte fait de raison, de confiance et de tendresse filiale qu'il a demandé à ses disciples dans l'Evangile ? C'est à former en nous cette vraie dévotion envers le Cœur de Jésus que nous allons nous attacher aujourd'hui.

I

Dans tous les temps et dans tous les pays, le cœur a été l'objet d'une religieuse vénération. Quand un grand homme, un héros ou un saint a rendu le dernier soupir, que fait-on ? On ouvre respectueusement sa poitrine, on en retire son cœur et, l'embaumant dans les parfums les plus exquis, on le garde comme un souvenir, comme une relique sacrée. Une association se glorifie de posséder le cœur de celui qui l'a fondée ; la patrie érige des monuments pour abriter le cœur de ses grands hommes ; l'Eglise monte une garde d'honneur autour du cœur de ses saints et de ses défenseurs.

Pourquoi donc un si profond et un si touchant respect envers cette portion de notre humanité qu'on appelle le cœur ? Ah ! m. f., c'est que l'homme se résume tout entier dans son cœur. Oui, on peut l'affirmer, le cœur c'est l'homme. L'homme, en effet, ce n'est pas son corps, quelles que soient la beauté et l'élégance de ses formes ; ce n'est pas son visage, tout illuminé qu'il soit par un reflet de la face divine ; ce n'est pas sa main, si habile qu'on la suppose ; ce n'est pas son pied, si rapide qu'il soit. L'homme, est-ce donc son âme ? Oui, assurément. Son intelligence ? Oui encore. Mais l'homme, c'est surtout son cœur.

Dans la vie physique, le cœur est tout. Il est en nous la chose qui vit la première et qui meurt la dernière, la source d'où le sang, avec la vie, s'élance jusqu'aux extrémités de notre corps.

N'est-ce pas du cœur que part, n'est-ce pas au cœur que revient, flux et reflux d'une marée silencieuse, ce sang qui bout dans nos artères et qui circule dans nos veines ? Quand il cessera de battre, nous cesserons de vivre.

Mais ne savez-vous pas que le cœur a, dans notre vie morale, un rôle plus noble encore ? qu'il est l'organe enregistreur de tous nos sentiments, de notre amour surtout ? qu'entre les sentiments de notre âme et les battements de notre cœur il existe une correspondance exacte, des relations étroites ? que toutes nos émotions de joie ou de tristesse, de crainte ou d'espérance, d'amour ou de haine ont leur retentissement dans le cœur ? qu'une joie vive le fait palpiter, qu'une grande douleur le brise, qu'une violente passion accélère son mouvement ou même l'arrête soudain ?

De là cette persuasion constante et unanime que le cœur est le principe de tous nos sentiments, de toutes nos passions, de toutes les initiatives généreuses, de tous les dévouements héroïques ; que c'est de lui que jaillissent, comme de leur vraie source, toute affection, toute tendresse, toute compassion, toute haine. De là ce geste de porter la main à son cœur pour montrer qu'on aime ; de là cet usage de représenter par un cœur l'amour qu'on a pour quelqu'un ; de là ces expressions courantes : « Je vous donne mon cœur, mon cœur est à vous, » pour dire : « Je vous aime, mon affection vous est assurée. » Autrement dit, dans le langage ordinaire comme dans l'estimation commune, le cœur et l'amour ne font qu'un, on les confond sous un même nom.

C'est donc aussi dans le cœur qu'il faut chercher la source de toutes les bonnes pensées, de tous les sentiments élevés, de toutes les nobles actions qui font le mérite et la supériorité de l'homme, de tout ce qui excite l'admiration et soulève les applaudissements. En somme, l'homme n'a de valeur réelle que par son cœur. Aussi l'absence de cœur est-elle une chose pour laquelle on est sans pitié dans le monde. On passe à quelqu'un de n'avoir pas l'intelligence très ouverte ; on ne lui fait pas un reproche de n'avoir reçu en partage ni la grâce, ni la beauté ; on l'excuse de manquer de force et d'adresse. Mais n'avoir pas de tendresse pour ses parents ou pour ses enfants, n'avoir pas de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, n'avoir pas de pitié pour les pauvres et les malheureux, n'avoir pas d'égards pour les petits et les faibles, n'avoir pas de ménagements pour l'entraînement et le repentir ; en un mot, n'avoir pas de cœur, voilà ce que le monde ne pardonne pas. Aussi la plus odieuse flétrissure que l'on puisse jeter au visage d'un homme est celle-ci : « Mauvais cœur, sans cœur ! » comme aussi l'éloge le plus flatteur qu'on puisse lui adresser est de lui dire : « Vous êtes un homme de cœur, un noble cœur ! »

Mais ce ne sont pas seulement les hommes qui recherchent et estiment les qualités du cœur : Dieu aussi les considère et les apprécie. Les Livres saints nous révèlent que c'est le cœur surtout qu'il regarde en nous ; c'est à la porte de notre cœur qu'il frappe doucement ; c'est notre cœur qu'il sollicite et qu'il veut posséder ; quand nous l'avons offensé, c'est du cœur qu'il attend le repentir ; il ne nous demande pas d'être des gens d'esprit, mais simplement d'avoir du cœur, parce que le cœur, c'est tout l'homme.

Telle est, m. f., la dignité, la grandeur, la noblesse du cœur humain. Mais si un instinct naturel nous incline à honorer le cœur de nos semblables, comment pourrions-nous refuser notre culte au Cœur de Jésus ? Est-ce que cet organe de notre divin Sauveur serait moins digne de nos hommages que les autres ? Ah ! sans doute, nous les baisons avec amour, ces pieds qui se sont fatigués à la recherche des âmes. Sans doute, nous les aimons, ces mains qui bénissaient les petits enfants et guérissaient les malades. Sans doute, nous les admirons, ces lèvres d'où tombaient des consolations pour les malheureux, de sublimes leçons pour tous. Sans doute, nous les vénérons, ces yeux qui pleurèrent sur Jérusalem et sur Lazare et dont un seul regard attendrissait S. Pierre et lui faisait verser des larmes de repentir. Sans doute encore, nous le contemplons avec ravissement, ce visage où resplendissait la majesté divine, ce front sur lequel s'élaboraient les plus sublimes pensées. Mais il y a en Notre-Seigneur quelque chose qui mérite bien davantage encore notre admiration et notre amour : je veux parler de son cœur, de ce cœur, calice vivant qui a distillé toutes les gouttes du sang rédempteur ; de ce cœur, trésor infini d'où il tirait, sans jamais l'épuiser, toutes les richesses de sa charité pour les hommes ; de ce cœur, le plus aimant, le plus dévoué, le plus secourable qui se soit jamais rencontré sur la terre.

Mais cette contemplation du cœur et de l'amour de Jésus pour nous ne doit pas être stérile : il faut qu'elle nous anime à payer de retour, qu'elle nous provoque à aimer davantage Celui qui nous a tant aimés. Ordinairement, nous aimons ceux qui nous aiment, telle est notre nature. N'y aurait-il donc que l'amour infini de notre Dieu qui nous laisserait insensibles ? Etre aimés d'un Dieu, nous, fugitives et mortelles créatures, êtres d'un jour qui nous agitons douloureusement entre un berceau et une tombe, ah ! c'est trop d'honneur ! Si, au moins, nous savions y répondre ! Mais non, il faut bien l'avouer : Jésus n'est pas traité comme il le mérite et, comme le disait en gémissant S. François d'Assise, « l'Amour n'est pas aimé ! » Jésus : que d'infidèles qui ne savent même pas son nom ! que d'impies qui le blasphèment ! que de méchants qui l'outragent ! et parmi les chrétiens eux-mêmes, que de négligents et de tièdes !

Eh bien ! dans l'exercice de la dévotion au Sacré Cœur, on passe en revue toutes ces ignorances, toutes ces haines, toutes ces profanations, tous ces blasphèmes, toutes ces lâchetés, toutes ces trahisons, toutes ces ingratitudes, toutes ces

infidélités qui contrastent si sensiblement avec l'amour infini du Cœur divin ; on s'en rend un compte exact, on en réalise la gravité, la malice. On entend les plaintes, suaves encore dans leur amertume, de ce Cœur désolé qui a le triste privilège d'aimer sans être payé de retour. Et alors, on sent naître en soi une sorte de compassion sainte ; on éprouve le besoin de prendre part aux angoisses de cet abandon et de pleurer sur le Cœur de ce Dieu méconnu, délaissé et outragé. Toutes ces offenses sont autant de glaives dont la pointe acérée vient aussi transpercer notre âme ; on voudrait les effacer de ses larmes et les racheter de son sang ; on voudrait pour un instant être le maître de tous les cœurs, afin d'en former un seul faisceau et de les offrir ainsi tous ensemble, comme une réparation suprême, au Cœur divin. Du moins, on a la libre disposition de son propre cœur à soi, et celui-là, dans un élan d'amour, on le donne à Dieu tout entier, sans réserve et sans partage. Voilà, m. f., en quoi consiste la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

II

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette dévotion. Le culte du Sacré-Cœur est aussi ancien que l'Eglise elle-même, il a toujours été connu et pratiqué : S. Jean, S. Augustin, S. Bernard, S. Bonaventure, S. François d'Assise, Ste Gertrude, Ste Mechtilde, Ste Catherine de Sienne, S. François de Sales, S. Jean Eudes l'attestent éloquemment. Cependant c'était plutôt autrefois le privilège de quelques âmes d'élite. Aussi ce culte restreint ne pouvait suffire à Notre-Seigneur. Du reste, l'heure était venue de manifester son divin Cœur au monde entier. Les temps prédits par l'Evangile où, l'iniquité ayant abondé, la charité se refroidirait, semblaient être arrivés. On était au soir du XVII[e] siècle. Une hérésie désolante, le Jansénisme, avec sa doctrine desséchante et son austérité pharisaïque, voyant toujours le Juge et jamais le Père, éloignait de Dieu les âmes par la défiance et les glaçait par la crainte, supprimait en théorie, sinon en pratique, le sacrement de l'amour et dépensait toute son érudition et toute son ingéniosité à prouver au monde que Jésus avait institué l'Eucharistie pour qu'on la reçût le moins souvent possible.

A la même époque, l'impiété s'attaquait à nos Evangiles qui nous racontent l'amour de Dieu pour nous. Le rationalisme commençait à envahir les hautes sphères de la société et, sapant toutes les croyances, cherchait à anéantir cette religion sainte qui avait fait la France si prospère et si grande. Bientôt Voltaire allait pousser son cri de haine farouche : « Ecrasons l'Infâme ! » qui, aujourd'hui encore, excite l'épouvante et soulève l'indignation des cœurs chrétiens. Les biens de la terre, le luxe, les plaisirs, les fêtes mondaines exerçaient une funeste influence sur les âmes. L'indifférence grandissait chaque jour. Et pourtant, plus que jamais, nous avions besoin de Dieu. C'était l'époque de la première coalition de l'Europe contre Louis XIV. Le grand roi luttait victorieusement contre ses ennemis. Et voici qu'au milieu du choc des armes et du bruit des batailles, sur un coin obscur de la terre de France, à Paray-le-Monial, dans le diocèse d'Autun, Notre-Seigneur daigne apparaître à une humble religieuse, Marguerite-Marie, lui montre son cœur auréolé de flammes, éblouissant de lumière et resplendissant à l'égal d'un soleil, et lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé. »

C'était le 27 décembre 1673. Depuis lors, les apparitions se renouvelèrent soixante-douze fois, pendant dix-sept ans. Jésus admit le regard d'ange de sa servante à pénétrer dans le sanctuaire intime de son cœur. Il lui révéla quelques-uns de ses secrets les plus sublimes. Il lui manifesta le désir que la dévotion de son Cœur se répandît comme un vaste incendie dans le monde entier. Entre autres choses, il lui demanda l'institution d'une fête spéciale pour honorer son Cœur. Il voulait que l'image de ce Cœur fût placée sur le drapeau de France et que le roi se consacrât à lui avec la nation. Et toutes ces demandes étaient accompagnées des plus magnifiques promesses.

Marguerite-Marie rencontra toutes sortes d'épreuves et de contradictions, dans l'accomplissement de sa mission. Au milieu de cette société du XVIII[e] siècle, légère et moqueuse, déjà contaminée par le venin de la philosophie, ses premiers appels furent accueillis par la raillerie, le persiflage et le blasphème. Voltaire, plus tard, rit d'elle, comme il avait ri de Jeanne d'Arc. Les Jansénistes la traitèrent d'hallucinée. Au sein même de l'Eglise, elle trouva sur son chemin le doute, la méfiance et l'hostilité. Mais rien ne put arrêter le prosélytisme courageux et tenace de l'apôtre du Sacré-Cœur et, avec l'aide de Dieu, elle remporta la victoire. Moins d'un siècle après la mort de Marguerite-Marie, la dévotion au Sacré-Cœur avait pris racine dans le monde entier. Une fête était instituée en son honneur. Sans doute, ni Louis XIV ni Louis XV n'avaient répondu à l'appel du Christ. Mais la royauté agonisante se souvint des désirs et des promesses de Notre-Seigneur : Louis XVI, dans sa prison, consacra son royaume et sa personne au Cœur de Jésus. Il était trop tard. Déjà la Révolution avait éclaté, renversant le trône des Bourbons.

Cependant, aux plus sombres journées de la guerre civile, on voyait briller sur la poitrine des paysans vendéens l'image du Sacré-Cœur. Et quand, avec Napoléon I[er], la religion reparaît en France, le culte du Sacré-Cœur y reparaît aussi, comme un signe de salut et un arc-en-ciel d'espérance. De nouvelles familles religieuses tiennent à honneur de s'enrôler sous sa bannière et d'inscrire sur leur blason son nom protecteur. Aux jours néfastes et douloureux de la guerre franco-allemande de 1870, l'étendard du Sacré-Cœur flotte

sur les champs de bataille de Patay et d'Anvours. A Paris, des catholiques ardents et dévoués se souviennent de la demande et des promesses du Sauveur, ils font un vœu au nom de la France. La paix est signée. Bientôt la Chambre des députés, par la loi du 27 juillet 1873, approuve et reconnaît d'utilité publique le projet d'érection d'un temple en l'honneur du Sacré-Cœur. Et, afin que ce monument soit vraiment national, c'est-à-dire l'œuvre collective de la France tout entière, on frappe à toutes les portes, on fait appel à toutes les générosités.

Enfin, le voilà debout, ce temple demandé par Notre-Seigneur ! Le voilà debout, merveille de pierre, sur les hauteurs de Montmartre, profilant sur l'azur du ciel ses blanches coupoles et planant au-dessus de la grande ville assise à ses pieds ! Le voilà debout, au cœur de la France, au centre du mal et aussi du bien, paratonnerre providentiel destiné à neutraliser les effets de la foudre divine toujours menaçante sur nos têtes ! Et voilà que ce temple, digne du Cœur de Jésus, qui y a établi son trône, est le théâtre de manifestations incomparables, le rendez-vous perpétuel de milliers de pèlerins qui gravissent la sainte montagne avec leur fierté de catholiques, font résonner les voûtes du temple du chant majestueux et vibrant de leur *Credo,* regardent comme une gloire de faire la veillée des armes devant le Cœur sacré de leur Dieu, implorant sa clémence et sa bonté pour l'Eglise et pour la France, qu'ils ne séparent pas dans l'expression de leur amour filial.

Et partout ainsi, en France et dans l'univers, des adorations et des hommages sont rendus au Sacré-Cœur. Les familles, les paroisses, les diocèses, les Etats se consacrent à lui. Dans les foyers chrétiens, son image est à la place d'honneur, à côté du crucifix et de la statue de la Sainte Vierge ; parfois même on la cloue à la porte de l'habitation, où elle remplit le rôle de sentinelle vigilante et semble dire au fléau de la maladie comme au fléau plus redoutable encore du vice et de l'impiété : « Arrête ! Le Cœur de Jésus est là ! » Le premier vendredi de chaque mois, les fidèles, en rangs pressés, s'approchent de la Table sainte, jaloux d'offrir au divin Cœur l'hommage d'une communion réparatrice. Un mois tout entier, le mois de juin, devient dans le langage de l'Eglise le mois du Sacré-Cœur. Et, avant que s'achevât le XIX^{e} siècle, le pape Léon XIII consacrait solennellement à ce divin Cœur le genre humain tout entier.

Ainsi, de tous les points de la terre, c'est un concert incessant de louanges, de bénédictions et de prières qui monte vers le Cœur de Jésus, concert que rien ne saurait interrompre, qui redouble même à l'heure des grandes catastrophes. On l'a bien vu pendant la guerre mondiale de 1914 : que de supplications ont été adressées au Sacré-Cœur, supplications innocentes des petits enfants, supplications éplorées des épouses, des pères et des mères, supplications ferventes des âmes religieuses, supplications angoissées des soldats dont beaucoup portaient cousue sous leurs tuniques l'image du Cœur de Jésus !

* *

Eh bien ! m. f., c'est à ce magnifique concert que je viens vous presser de joindre vos voix, non pas par habitude, par routine, mais avec l'adhésion réfléchie de votre intelligence et la spontanéité de votre cœur. Quel est celui d'entre vous qui voudrait s'y soustraire ? D'autant plus que pour mieux vous attirer à son aimable Cœur, notre divin Maître nous a fait les plus riches promesses. Ecoutez, en effet, ces appels si pressants et si doux.

Vous d'abord, âmes pieuses, nombreuses encore parmi nous, Jésus vous offre la dévotion à son Cœur comme un secret de sainteté : « Les âmes ferventes, en m'honorant ainsi, s'élèveront rapidement à une grande perfection. »

Plus nombreux, hélas ! pauvres pécheurs, éternels vaincus de la tentation, qui traînons à notre suite la longue chaîne de nos iniquités, à peine osons-nous implorer notre pardon. Rassurez-vous, dit Jésus, « les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. »

Et vous, âmes affligées, qui trempez votre pain dans les larmes, qui passez votre vie dans les angoisses de la maladie ou dans les anxiétés du chagrin, consolez-vous : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » vous dit Jésus. En ces mots reconnaissez-vous l'écho prolongé des divines paroles de l'Evangile : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, et j'adoucirai vos maux » ?

D'autres sont soumis à des épreuves d'un genre différent. Presque tous, il vous faut gagner votre vie à la sueur de votre front, toujours incertains du lendemain, toujours à la merci des événements, parmi les mille soucis et les innombrables tracas des affaires. Hommes de peu de foi, mettez votre confiance dans le Sacré-Cœur de Jésus, car il a dit : « Les personnes du monde trouveront dans cette aimable dévotion un soulagement à leur labeur, d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises » et « J'assisterai toutes celles qui se trouveront en quelque nécessité que ce soit, si elles s'adressent à moi avec confiance. »

Bien des maux, hélas ! nous guettent continuellement, prêts à s'introduire subrepticement dans nos demeures : les maladies, les épidémies, les fléaux de toutes sortes. Oui, mais le Cœur de Jésus n'est-il pas là, si nous le voulons, si nous l'invoquons, pour nous protéger ? N'a-t-il pas dit : « Je bénirai les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée » ?

Quoi de plus beau, mais en même temps quoi de plus rare, de nos jours surtout, qu'une famille unie dans un harmonieux ensemble ? Les divisions se glissent jusque dans les familles les plus chrétiennes. Eh bien ! il est en notre pouvoir de conjurer ce malheur : « Je mettrai la paix dans leur famille, » a promis Jésus à tous ceux qui honoreraient son divin Cœur.

Telle nous apparaît la dévotion au Sacré-Cœur, comme le remède à tous nos maux, comme la source de tous les biens. On raconte qu'après la funeste défaite de Crécy, le roi Philippe VI de Valois, fuyant le champ de bataille en toute hâte, vint frapper de nuit à la porte d'un vieux château-fort des environs, et comme on faisait difficulté de le recevoir : « Ouvrez, ouvrez, dit-il, c'est la fortune de la France ! » Et moi, m. f., en vous montrant à tous le Cœur de Jésus, je n'hésite pas à vous dire : « Ouvrez, ouvrez, c'est la fortune du ciel ! » Ainsi soit-il.

II

LA PLAIE DU CŒUR DE JÉSUS

Lancea latus ejus aperuit.
Le soldat, de sa lance, lui ouvrit le côté. (Jo., XIX, 34).

Mes frères,

Avez-vous lu attentivement l'Evangile, tout à l'heure ? Jésus vient de mourir. Sur la croix sanglante, le cadavre se dresse, livide, dans la nuit mystérieuse qui ne s'est pas encore complètement dissipée. Un centurion, envoyé par Pilate pour s'assurer si le Christ est mort réellement, vient de monter, lui aussi, les pentes du Calvaire. Il s'approche. Comme rien en Jésus ne trahit un reste de vie, le centurion pense aussitôt qu'il a rendu le dernier soupir. Néanmoins, pour éviter toute méprise, il parfait l'œuvre de la mort : d'un coup de lance, il perce le côté du Sauveur. Alors, de ce cœur blessé, découlent de l'eau et du sang...

M. f., maintenant que le centurion s'est éloigné, approchons-nous avec respect du cœur grand ouvert de notre Dieu. Ne maudissons pas la lance que conduisait une main déicide. Bénissons-la plutôt des grands bienfaits qu'elle nous a permis de recueillir. Et tandis que nous tiendrons affectueusement nos lèvres collées à cette plaie divine, de laquelle l'amour s'épanche à flots sans fin, demandons-nous pour quelles raisons Jésus a permis que son cœur fût ainsi ouvert sur la croix.

J'en vois trois principales, que je veux signaler brièvement à vos pieuses réflexions.

I

Et d'abord Jésus a voulu nous ouvrir son cœur pour nous le faire mieux connaître.

Oh ! sans doute, rien qu'à lire, dans l'Evangile, la vie de Jésus, à compter ses guérisons, à écouter sa voix tout empreinte de l'amour le plus généreux, nous devinons ce que dut être son divin cœur. Nous comprenons que, n'ayant fait en toutes choses que la volonté de son Père, n'ayant jamais voulu que le bonheur et le salut des hommes, ses frères, nous comprenons, dis-je, que Jésus ait eu le plus noble des cœurs, comme il était lui-même le plus beau des enfants des hommes.

Mais ce cœur nous ne le connaîtrons jamais assez. Voilà pourquoi, arrivé au terme suprême de sa vie et de son œuvre, Jésus l'ouvre tout grand pour nous laisser examiner à loisir le ressort divin de sa vie, pour nous laisser admirer combien ce cœur est beau, est bon, est pur, est généreux. Oui, il le laisse comme éclater dans un effort surhumain d'amour ; il le brise et, l'ayant ainsi ouvert, il nous invite à y plonger nos regards pour que, le connaissant mieux, nous puissions former sur lui notre pauvre cœur de chair qui ne sait pas. lui, comme on aime, comme on vit et comme on meurt.

II

Jésus a voulu encore nous ouvrir son cœur pour nous y donner à tous un asile. Quel homme n'a besoin, à certaines heures, de se réfugier bien loin de ses ennemis, de ses craintes, de soi-même parfois et de son passé, dans un asile inexpugnable où il trouve enfin l'espérance et la paix ? Je crois que bien peu échappent à ce besoin, car nous sommes tous pétris des mêmes faiblesses et tourmentés par les mêmes inquiétudes. Mais aussi je ne connais qu'un asile vraiment sûr en même temps qu'assez grand pour contenir toute l'humanité : le cœur sacré de Jésus.

Certes, tant qu'il anima la poitrine du Dieu fait homme, ce cœur fut le refuge de tout ce qui souffrait ici-bas. Est ce que les pauvres, les délaissés, les malades, les pécheurs, les morts eux-mêmes n'ont pas trouvé en lui amour, guérison, pardon, salut et vie ? Eh bien ! ce cœur, maintenant qu'il s'est ouvert, n'a ni changé de nature ni rien perdu de sa puissance. Donc, si nous souffrons, réfugions-nous en lui : et nous verrons comment il est habile à consoler et à guérir. Si nous tremblons au souvenir du passé ou à la vue de l'avenir, allons chercher un abri dans ce cœur : de là coulent la paix et l'espérance que nous pourrons boire à longs traits. Si le péché a tué nos âmes, portons-les dans le cœur de Jésus, qui est par excellence la source de la vie, et une fois ressuscités, n'ayons plus crainte de la mort : ni la tentation ni le démon n'approchent de ce sanctuaire de la divinité.

III

Et c'est la troisième raison pour laquelle Jésus permit qu'on ouvrît son cœur : pour que nous y venions puiser comme dans un trésor. Vous vous rappelez les paroles de l'Evangile ; « Aussitôt que le centurion l'eut frappé de sa lance, il en sortit de l'eau et du sang. » Pour le soldat romain, ce sang à demi décomposé déjà était un indice de mort certaine. Pour nous, il est un symbole et une leçon : l'eau rafraîchit, le sang vivifie. Or, tout aussi bien que le corps humain, l'âme humaine a ses fièvres et ses langueurs. Elle connaît la fièvre des passions, de l'orgueil et du plaisir, fièvre qui s'allume au berceau et ne s'éteint que dans la tombe, qui pousse l'homme dans toutes les directions à la recherche de sources assez puissantes pour calmer le feu qui le consume, et l'homme va toujours jetant à tous les échos sa

plainte éternelle : « *Sitio !* J'ai soif de bonheur ! » Où donc, mes frères, cet homme trouvera-t-il la fontaine d'eau vive qui seule peut désaltérer une âme humaine ? Il n'y a pas de doute possible : ce sera dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Nos âmes sont aussi trop souvent languissantes. Sous l'effort renouvelé des passions, par suite de leurs chutes nombreuses, surtout pour être mortes souvent de la mort du péché, elles vont dépérissant chaque jour, chaque jour plus faibles, parce que chaque jour tarit en elles le flot de sang divin qu'y avaient déposé le baptême et la grâce. Où iront-elles, nos pauvres âmes, refaire leur provision de force et de vie ? Evidemment à la source du sang d'un Dieu, au Sacré-Cœur de Jésus. Là, du moins, après avoir éteint sous la rosée sainte le feu de leurs passions, elles pourront s'infuser, à la sainte Table, le sang d'un Dieu et avec le sang d'un Dieu les énergies qui vont grandissant jusqu'à la sainteté parfaite.

* *

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Le Sacré-Cœur de Jésus doit être le modèle du vôtre. Il le faut bien, puisque le chrétien est un autre Christ. Par conséquent, comme Jésus, ayez le cœur grand ouvert. Que s'il ne l'est pas, ouvrez-le. Ouvrez-le à tout ce qui est beau, bon, grand, vertueux. Pour ne l'avoir jamais essayé peut-être, vous ne savez pas tout ce qu'on peut mettre de vaillance et de vertus dans les cœurs.

Ouvrez-le à tout ce qui souffre ici-bas ; car le cœur est fait pour aimer. Ne tenez pas votre cœur fermé : seul l'égoïste agit de la sorte, et l'égoïsme est le plus vilain des défauts.

Ouvrez-le dans la franchise et la lumière. N'ayez point peur de laisser lire jusqu'au fond de vous-mêmes, sinon c'est que vous auriez quelque chose à cacher. Et malheur à qui pense, à qui sent, à qui aime dans les ténèbres ! Défiez-vous de celui dans le cœur duquel on n'entre jamais.

Surtout, ouvrez votre cœur à Dieu, pour qu'il y fasse pénétrer sa vie, ses grâces, pour qu'il y pénètre lui-même par la sainte communion et que de chacun de vous on puisse dire ce que S. Jean Chrysostome disait de l'apôtre S. Paul : « Le cœur de Paul, c'est le cœur de Jésus. » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXXIII

LA PASSION : JÉSUS DEVANT PILATE

Mes frères,

Jésus a donc été condamné par le Sanhédrin. Mais les Juifs savent qu'il ne leur est pas permis d'exécuter une sentence de mort sans l'autorisation du pouvoir romain. Ils l'ont rappelé eux-mêmes : « *Nobis non licet occidere quemquam.* » (Jo., xviii, 31). C'est pourquoi ils conduisent Jésus devant le gouverneur de la province, Ponce-Pilate. Ils accomplissaient encore ainsi les Ecritures, qui avaient désigné la croix comme le gibet sur lequel devait mourir le Fils de Dieu. Or le supplice de la croix, usité chez les Romains pour les esclaves et les étrangers, n'existait pas chez les Juifs. Il fallait donc qu'il fût ordonné par l'autorité romaine.

Jésus va comparaître deux fois devant Pilate. Entre ces deux comparutions se place un épisode chez Hérode. Ces trois scènes feront l'objet de notre entretien.

I

Voyons d'abord le personnage qui répond au nom de Ponce-Pilate. D'après l'historien Josèphe, il aurait reçu le surnom de Pontius et les fonctions de procurateur de la Judée en récompense d'une expédition qu'il aurait faite dans l'île de Ponza pour réprimer un soulèvement contre Tibère.

Il apparaît dans l'Evangile comme un homme honnête et droit, mais de caractère faible et indécis. La crainte de perdre les bonnes grâces de l'empereur, la popularité dont il jouit auprès des Juifs et ses honorables fonctions, va l'amener à faire fléchir ses principes de morale devant les sollicitations d'un peuple prévenu et passionné.

On admirera les scrupules de conscience des Juifs qui, n'hésitant pas à condamner un innocent après une parodie de jugement, ne veulent pas entrer, à la veille de la Pâque, dans la maison d'un païen, de peur de contracter ainsi une souillure légale (Jo., xviii, 28). Pilate, par un de ces procédés de condescendance qui, en ménageant les susceptibilités du peuple vaincu et en respectant des croyances qu'il ne partageait pas, lui avaient acquis une certaine popularité, sortit donc du prétoire pour tenir audience en présence du peuple. C'était donner ainsi une plus large publicité à l'interrogatoire, aux accusations du peuple, aux tentatives de conciliation du juge en faveur de l'accusé et au jugement lui-même.

« Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Question bien naturelle de la part d'un représentant de l'autorité, qui entend ne se prononcer, comme il convient, qu'en toute connaissance de cause. Mais les Juifs se soucient peu de reprendre la procédure. Tout ce qu'ils demandent, c'est une confirmation de la condamnation qu'ils ont portée.

Pilate semble n'avoir qu'une confiance limitée en leur esprit de justice ; aussi lui répondent-ils avec impertinence : « Nous ne te l'aurions pas livré, s'il n'était pas un malfaiteur. » Pilate, blessé à son tour, mais avec plus de raison, de leur sans-gêne, réplique, voulant leur faire sentir que sans lui ils ne peuvent rien : « Prenez-le donc et jugez-le selon votre loi ! » Force leur est d'avouer leur impuissance : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort. » Puis, comprenant qu'une simple affirmation de culpabilité ne sau-

rait constituer pour Pilate un motif de condamnation, ils cherchent à formuler une accusation régulière en choisissant les griefs les plus capables d'impressionner le gouverneur : « Nous l'avons trouvé essayant de troubler le peuple, défendant de payer le tribut à César et affirmant qu'il est le Christ-Roi. »

Pilate n'a jamais entendu parler ni de rébellion suscitée par Jésus ni de cette prétendue défense de payer le tribut. Le bruit fait par les miracles de cet homme n'a pas manqué d'arriver jusqu'à lui. Il s'est renseigné sur son compte ; peut-être l'a-t-il fait surveiller par sa police. Jamais rien de répréhensible n'a pu être relevé contre Jésus. D'autre part, la passion évidente que manifestent les accusateurs le met en garde. Aussi, sans s'arrêter aux deux premiers griefs, pose-t-il une question sur le troisième chef d'accusation. Peut-être a-t-il devant lui un prétendant, issu ou se disant issu de sang royal, et revendiquant ses droits au trône de Juda. Une telle prétention pourrait, en effet, susciter quelque trouble dans la province. Le gouverneur, soucieux de la tranquillité publique, tient à être fixé : « Es-tu donc roi des Juifs ? »

Jésus ne répond pas tout d'abord directement à la question. Il tient à faire comprendre à Pilate que s'il était, comme on le dit, prétendant au trône de Juda, le gouverneur n'aurait pas manqué de le savoir par les renseignements que lui auraient fournis ses subordonnés. Or il n'a d'autres renseignements que les racontars d'une poignée d'ennemis : « Dites-vous cela de votre propre chef, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? »

Pilate comprit-il la portée de la question ? Fut-il froissé de ne pas recevoir une réponse catégorique ? Toujours est-il qu'il reprit avec vivacité : « Suis-je juif ? » c'est-à-dire : puis-je connaître votre ascendance et vos prétentions ? « Votre nation et vos pontifes vous ont livré à moi. Qu'avez-vous fait ? »

C'était une mise en demeure d'avoir à répondre. Jésus dissipe aussitôt les craintes de Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici-bas. »

L'accusé n'a pas répondu catégoriquement : « non » ; il a distingué. C'est pourquoi Pilate insiste : « Tu es roi, tout de même ? — Tu le dis, je le suis. Je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque est partisan de la vérité écoute ma voix. » N'est-ce pas un appel à la loyauté de Pilate, à son amour de la vérité ?

Peut-être vexé de se voir en présence d'un accusé qui prétend lui enseigner la sagesse, le gouverneur lui lance cette question à laquelle, pense-t-il, il ne pourra pas répondre : « Qu'est-ce que la vérité ? » Puis, désireux d'en finir, il affirme aux Juifs qu'il ne trouve en cet homme aucun motif de condamnation. Mais ceux-ci se mettent à vociférer de plus belle et à reprendre leurs accusations : « Il soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'ici. »

Le mot *Galilée* rappelle à Pilate que, si Jésus est galiléen, il relève de l'autorité d'Hérode. Voilà un moyen de se débarrasser d'une affaire ennuyeuse : il enverra l'accusé à Hérode, qui n'a sans doute pas les mêmes motifs que d'autres d'en vouloir à Jésus. C'est une chance de le faire acquitter Jésus est donc conduit devant lui.

II

Cet Hérode Antipas était un bien triste personnage. Rusé, sanguinaire, impudique, incestueux, il n'avait rien qui pût légitimer ni réaliser les espoirs de Pilate. N'était-ce pas lui qui, pour complaire à une danseuse, avait fait décapiter Jean-Baptiste ? Curieux de voir le prophète dont on racontait tant de merveilles et de pénétrer sa personnalité, mais trop politique pour s'exposer à un refus en le mandant près de lui, il lui avait fait savoir sous forme d'un avertissement mystérieux qu'il cherchait à le faire mourir. Si Jésus, croyant à un danger qui n'existait pas, s'était enfui, Hérode aurait eu la satisfaction de s'être joué de lui. Dans le cas contraire, il aurait pu se féliciter d'avoir surpris par sa ruse le secret de sa mission divine. Mais Jésus l'avait déjoué par une réponse ambiguë : « Allez dire à ce renard que je chasse les démons aujourd'hui et demain, que je rends la santé aux malades, et que le troisième jour je serai consommé Cependant il faut que je marche aujourd'hui et demain et le jour d'après, car un prophète ne doit pas mourir hors de Jérusalem. »

L'occasion s'offrait enfin à Hérode de voir celui dont le nom remplissait tout le pays. Il lui posa, dit l'Evangile, quantité de questions, sans que l'on sache sur quoi elles portèrent. Ce que nous dit formellement le texte sacré, c'est que Jésus ne répondit pas un seul mot. Hérode n'eut pas l'honneur d'entendre le son de sa voix.

Une terrible éloquence se dégage de ce silence. A Pilate, un païen plus éloigné de la foi qu'un prince juif au courant des Ecritures, Notre Seigneur a répondu. Mais devant cet homme favorisé des dons de Dieu, qui a gaspillé par son orgueil et son inconduite les grâces reçues, Jésus se tait. « Il ne faut pas jeter les perles aux pourceaux, » a-t-il dit en une autre circonstance. La révélation du don de Dieu aux hommes réclame une âme simple, un cœur pur, une bonne volonté qui n'existaient pas chez Hérode. Dès lors à quoi bon lui exposer des vérités dont il était décidé d'avance à se moquer ?

Ce prince frivole espérait peut-être pouvoir donner à sa cour le spectacle de quelque miracle accompli par Jésus pour démontrer sa mission divine. C'était prouver qu'avec toute son astuce il n'avait rien compris ni de la personnalité ni de la mission du Sauveur. Jésus a fait des miracles devant les foules qui ne demandaient qu'à croire, qui ont cru et qui auraient été fidèles à la foi si

elles n'avaient pas été influencées par les pharisiens et par les princes des prêtres. Mais accomplir un miracle devant un homme qui ne voyait là qu'une occasion de satisfaire sa curiosité et de se divertir, c'était se rabaisser au rôle d'histrion. Dieu prodigue ses dons, mais il ne les gaspille pas.

Pendant ce temps, les Juifs, qui étaient entrés dans le palais d'Hérode, continuaient leurs clameurs. Le prince n'était pas assez borné pour ne pas comprendre l'inanité de ces accusations. Si Jésus avait consenti à satisfaire ses caprices, peut-être aurait-il pris sa défense. Mais, humilié par son silence, il crut convenable pour sa dignité de traiter de démence et de folie la Sagesse incarnée. Il le fit revêtir par dérision d'une robe blanche, vêtement que portaient les grands personnages dans les cérémonies d'apparat, voulant signifier par là qu'il ne voyait en lui qu'un pauvre fou atteint de la manie des grandeurs.

A l'époque où se passaient ces événements, un profond dissentiment séparait Hérode et Pilate. Or celui-ci, en faisant conduire Jésus à Hérode, accomplit un acte de déférence envers son autorité, d'autant plus que le prévenu était accusé de rébellion envers César. De son côté, Hérode, renvoyant Jésus à Pilate sans l'avoir jugé, reconnaissait implicitement les droits du gouverneur. Cet échange de concessions dissipa le malentendu qui régnait entre eux. « En ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis. » Résultat qui aurait pu être heureux pour la paix et la tranquillité du pays, s'il n'avait pas été obtenu au mépris de la justice humaine et divine. L'accord dans le mal, loin d'être un bien, n'est qu'une nouvelle cause de mal et de ruine.

III

Déçu dans son espoir de se voir déchargé d'une affaire qui le mettait dans l'alternative de condamner un innocent ou de déplaire aux Juifs, Pilate ne perd pas cependant celui de sauver l'accusé. Le renvoi de Jésus par Hérode lui fournit d'ailleurs un nouvel argument : « Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple. Je l'ai interrogé devant vous et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Hérode non plus, puisqu'il le renvoie sans le punir. Je vais donc lui infliger une correction, puis je le renverrai. » Pilate commence ici la série de ses capitulations, car si Jésus n'est pas coupable, comme lui-même le reconnaît, il n'y a lieu à aucune correction. Mais Pilate craint de déplaire au peuple et de se créer de nouveaux embarras. Il essaie donc de concilier son esprit de justice et son souci de popularité.

Mais ce n'était pas là ce que réclamaient les Juifs. Ils voulaient une sentence capitale et on leur accordait une simple correction. Aussi reprirent-ils leurs accusations. Alors le gouverneur eut recours à un expédient. C'était la coutume de libérer un condamné à l'occasion de la fête de Pâques. Il y avait à ce moment dans la prison un homme, nommé Barabbas, récemment condamné pour homicide. Mettre cet homme en parallèle avec Jésus et proposer au peuple de choisir l'un des deux comme bénéficiaire de cet acte de clémence, c'était, pensait-il, assurer le salut de Jésus. Comment ceux qui l'acclamaient quelques jours plus tôt pourraient-il lui préférer un assassin ? A ce moment, Pilate recevait de sa femme l'avertissement de ne faire aucun mal à Jésus, à propos duquel elle venait d'être étrangement troublée en songe.

Pilate avait compté sans la haine des dirigeants et sans l'asservissement du peuple. Il n'y eut qu'un cri pour répondre : « Non, pas lui, mais Barabbas ! » — « Que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ ? » insiste Pilate. — « Qu'il soit crucifié ! »

L'appel à l'esprit de justice n'a pas été entendu. Pilate va tenter maintenant un appel au cœur et aux sentiments de pitié. « Alors donc Pilate prit Jésus et le fit flageller. Et les soldats ayant tressé une couronne d'épines, la mirent sur sa tête et le revêtirent d'un manteau de pourpre, et ils s'approchaient en disant : « Salut, roi des Juifs ! » et ils lui donnaient des soufflets. » Un roseau placé dans la main du Sauveur complétait cette parodie de la divine royauté. Ainsi humilié, meurtri et bafoué, Jésus sort du prétoire, pour paraître devant le peuple. Son visage est tuméfié, couvert de crachats ; de son front déchiré par les épines, le sang coule. La royauté dont il se targue est suffisamment ridiculisée pour qu'elle ne puisse pas être bien dangereuse. Les craintes vont-elles s'apaiser ? Les cœurs vont-ils s'attendrir ?

Loin d'être humiliés et indignés en voyant ainsi traiter un des leurs, les princes des prêtres et les satellites vocifèrent de nouveau : « A la croix ! A la croix ! » Pilate, offusqué d'une pareille dureté, s'écrie : « Prenez-le donc et crucifiez-le ! Pour moi je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Ce n'est pas encore la permission accordée, mais un défi dédaigneux jeté à ces gens qui n'ont dans le cœur aucun sentiment d'humanité.

C'était le moment d'exercer une nouvelle pression sur le gouverneur, dont ils sentent bien la faiblesse : « Nous avons une loi. D'après cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu. » Pilate s'affole à la pensée qu'on pourra le dénoncer auprès de l'empereur comme ayant refusé de faire respecter la loi. Son affolement lui fait prononcer des paroles maladroites, qui vont provoquer un dernier argument devant lequel échouera sa trop faible volonté : « Quoi ! crucifierai-je votre roi ? — Nous n'avons pas d'autre roi que César. Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César. » Alors il le leur livra pour être crucifié. Risquer, pour sauver un innocent, la disgrâce de César, c'était trop demander à cet homme pour qui l'intérêt prime la conscience.

Il a beau se laver les mains et déclarer : « Je suis innocent du sang de ce juste, » il n'en reste pas moins vrai qu'il a été l'arbitre du sort de

Jésus, et c'est en toute justice que les fidèles attachent son nom et l'attacheront jusqu'à la fin du monde à l'injuste condamnation que sa faiblesse a prononcée. Quant au peuple juif, il décrète lui-même sa réprobation en criant : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Le souhait ne s'est que trop bien réalisé. Le sang du Christ marque le peuple juif du stigmate du déicide.

* *

Apprenons, m. f., des tristes personnages que nous avons vus jouer un rôle dans le jugement et la condamnation du Christ, à nous défier de la haine qui trouble la raison, de l'orgueil et de l'inconduite qui rendent indigne des grâces de Dieu, de l'attachement aux intérêts temporels et de la lâcheté de la volonté qui amènent infailliblement la conscience à capituler. La fidélité au Christ réclame de nous, tout au contraire, l'amour qui comprend, l'humilité et la pureté qui attirent Dieu, le détachement et la force d'âme qui assurent la conquête de la vérité et du bien, c'est-à-dire la grâce ici-bas et la gloire au ciel, par l'acceptation de la royauté universelle du Sauveur. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

VI

4e Invocation

CŒUR DE JESUS, D'UNE INFINIE MAJESTÉ

Mes frères,

Lorsqu'on a besoin de recourir à l'appui d'une personne influente, on se sent facilement porté à reconnaître sa supériorité. En temps ordinaire, l'amour-propre et l'orgueil, qui sont des sentiments fréquents de l'âme humaine, nous pousseraient plutôt à nous croire les égaux des individualités les plus hautes, que nous verrions rabaisser sans trop de déplaisir si nous ne réagissions pas contre les instincts pervertis qui sommeillent au fond de nous-mêmes. Mais vienne une disgrâce et la réalité reprend ses droits. On s'humilie devant la nécessité de recourir à une protection utile ; on ne ménage plus à l'homme capable de nous sauver l'expression du respect que l'on éprouve à son égard.

I

Ce sentiment n'a d'ailleurs rien que de juste et de bon, pourvu qu'il ne dégénère pas en vile flatterie et ne soit pas suivi, l'alerte passée, d'ingratitude, ce qui arrive, hélas ! trop souvent.

Mais s'il est un être dont nous ayons besoin et qui mérite au plus haut degré d'être considéré comme très au-dessus de nous, c'est bien ce Jésus qui nous a livré son cœur et qui, tout en se faisant notre frère, ne cesse de nous dominer de son éternelle puissance.

Aussi est-ce avec beaucoup de raison que nous lui reconnaissons en maintes prières, et notamment dans ses litanies, une majesté dont rien n'approche.

Ce titre même de « Majesté » indique une dignité souveraine. Dès les temps les plus reculés, les hommes investis du redoutable pouvoir d'être des pasteurs de peuples ont jugé à propos de faire constater leur puissance à l'aide d'un titre dont ils se réservaient exclusivement le privilège et qui, variant suivant les nations, gardait, à travers tous les pays et tous les âges, une signification identique, sur laquelle personne ne pouvait se méprendre.

C'est ainsi, par exemple, que les empereurs de Rome se faisaient appeler César ou Auguste, quel que soit d'ailleurs leur nom propre, afin d'identifier leur autorité à celle des deux premiers dominateurs qui avaient introduit dans l'antique république un principe monarchique.

Plus tard seulement se répandit l'appellation de « Majesté. » Elle dérivait du comparatif d'un adjectif latin : « *majus,* » et voulait dire : « plus grand que les autres. » Elle était donc parfaitement apte à désigner, par analogie avec la grandeur physique, une supériorité morale incontestée.

Du reste, elle fut toujours réservée aux chefs suprêmes, que ce soient ceux d'une simple tribu ou ceux d'un puissant Etat. Même dans le monde féodal, si minutieusement organisé et où la hiérarchie nobiliaire causait tant de préoccupations ambitieuses, jamais un seigneur vassal n'aurait osé se parer de ce qualificatif, à moins qu'il n'entendît indiquer par là ses prétentions à la royauté.

De nos jours, où les révolutions et les guerres ont fait tomber tant de couronnes, la désignation de « Majesté » est peu courante. Mais elle n'a rien perdu de ses anciennes caractéristiques.

Elle est encore portée par les chefs à la fois souverains et héréditaires, comme en Angleterre ou en Italie. Mais les chefs d'Etat qui, dans les régimes républicains, ne jouissent que de l'autorité d'une magistrature temporaire et fort limitée, en général, ne s'en parent absolument jamais.

Nous devons donc comprendre ce terme dans son sens absolu et y voir le signe extérieur d'un pouvoir royal élevé au-dessus de toutes les autres dignités.

Il reste seulement à savoir comment et pourquoi il s'applique exactement au cœur sacré de Notre-Seigneur.

II

Si nous considérons Jésus sous l'aspect de sa divinité, il éclate immédiatement aux yeux que le titre royal lui convient au premier chef.

Dieu a sur le monde des droits antérieurs et supérieurs à ceux de n'importe quel homme. En effet, c'est lui qui a d'abord, par sa libre volonté, décrété l'existence même de l'univers et qui, ensuite, par un seul acte de sa puissance illimitée, a réalisé cette création, en tirant de rien tout ce qui est.

On est unanime à reconnaître le droit de l'ouvrier sur l'objet qu'il a fabriqué de ses mains. Ce droit peut s'exercer de différentes manières, soit que l'ouvrier ait d'avance loué son labeur à un patron qui a ainsi acquis le droit de disposer des fruits de ce travail, soit que l'artisan produise pour son propre compte et mette ensuite en vente ses œuvres, soit enfin que l'auteur d'un ouvrage quelconque s'en réserve l'usage ou la propriété pour son compte personnel.

A plus forte raison faut-il admettre un droit analogue du Seigneur sur le monde qu'il a fait lui-même. Nous disons : « analogue » et non : « pareil, » parce que le pouvoir du Très-Haut sur son œuvre dépasse infiniment celui du travailleur humain. Ce dernier n'a fait que transformer, plus ou moins ingénieusement, une matière déjà existante. Il en a, généralement, accru la valeur par ses talents et ses efforts, mais s'il n'avait pas eu, avant tout, quelque chose à perfectionner ou à développer, il serait demeuré radicalement impuissant. Dieu, au contraire, est parti du néant le plus absolu pour fournir ensuite aux mortels la matière première qui servira de base à toutes leurs tentatives.

Voyez-vous maintenant la différence qui existe entre le Créateur et le simple ouvrier ? Or, en admettant, comme tout le monde, la légitimité des revendications de celui-ci sur ce qu'il a transformé, vous vous obligez à avouer le droit, plus radical encore, de l'auteur initial qui a produit, non seulement les choses matérielles, mais la vie elle-même et l'intelligence, sans quoi nul labeur ne serait possible.

La souveraineté du Tout-Puissant est donc indiscutable. Et elle n'appartient pas exclusivement à une personne de la Sainte Trinité. C'est cette dernière tout entière qui a agi, dans son unité indissoluble, et le Verbe, lui aussi, doit être proclamé le Maître du monde.

Du reste, la nature même de Dieu lui confère une suprématie incomparable sur nous. Il est absolu, infini, éternel, tandis que notre pauvre humanité éphémère se trouve étroitement bornée, dans l'espace comme dans le temps, dans le domaine des idées comme dans celui des réalisations.

Dieu est encore notre bien suprême, le but auquel nous aspirons. Cela ne lui confère-t-il pas une autorité que nulle autre n'égale ? Et puisque l'éternité de notre âme immortelle dépend de la grâce qu'il nous octroie sans que, par nos propres moyens, nous puissions aucunement y prétendre, n'est-il pas logique d'en conclure qu'il a le droit de nous commander, sans que nous puissions élever aucune objection ? Il n'y a pas de royauté aussi totale que celle-là et cette royauté est l'apanage aussi bien du Fils que de l'Esprit-Saint ou du Père, puisque, redisons-le encore, on ne saurait séparer leurs attributs.

Telles sont, en résumé, les bases de la domination que Dieu possède sur nous. Mettons-les maintenant en présence des pouvoirs, même les plus étendus, dont puissent jouir des hommes.

Entre les deux, il y a un infranchissable abîme. D'abord, si considérables que soient les attributions d'un souverain ou d'un dictateur, elles se heurtent inévitablement à des frontières, quand même ce ne serait qu'à la nature des choses. Le roi doit tenir compte des mouvements de l'opinion ; ses moyens d'action ne dépassent pas une sphère plus ou moins étroite ; enfin il est destiné à mourir, et si l'autorité se prolonge, plus ou moins longtemps, dans sa dynastie, il reste tout au moins que son pouvoir personnel s'évanouit avec son dernier soupir. Dieu, au contraire, souverain de toute éternité, n'use pas sa puissance en s'en servant, et il l'étend jusque dans ce domaine réservé des consciences qu'un despote brutalisera, mais qu'il n'arrivera pas à contraindre.

Surtout les autorités humaines ne constituent que des délégations partielles du pouvoir suprême de Dieu. A les regarder en eux-mêmes, tous les hommes sont semblables : même nature, même origine, même destin. Si certains d'entre eux sont supérieurs aux autres, c'est parce que la Providence l'a ainsi voulu et leur pouvoir n'est qu'une charge qui leur est confiée dans l'intérêt du genre humain. Si donc nous accordons ce titre de Majesté à des êtres périssables, ne devons-nous pas proclamer que la majesté la plus éminente de toutes est détenue par l'Eternel ?

III

La majesté de Notre-Seigneur est donc absolument certaine. Mais elle s'étend à son cœur sacré, comme le proclame l'invocation que nous méditons aujourd'hui.

En réunissant dans une seule et adorable personne la nature humaine et la nature divine, le Christ n'a nullement mutilé cette dernière. Il reste Dieu en se faisant homme et ne perd aucune de ses prérogatives : la chose va de soi, car l'infinité même de la divinité s'oppose logiquement à toute espèce de morcellement.

Il y a plus : l'Incarnation même du Messie lui donne des titres nouveaux à être admis par nous comme le Souverain de l'univers. Pourquoi a-t-il voulu devenir un homme ? Pour nous apprendre à mériter le ciel et pour nous libérer des antiques anathèmes.

Mandaté par Dieu pour apporter une loi nouvelle à l'humanité, le Christ est, par suite, muni de toute la puissance nécessaire à l'accomplissement de sa mission. Sacrifié sur le Calvaire par amour pour nous, Jésus doit, en retour de son oblation, recevoir autant d'hommages et d'obéissance que son héroïsme et sa soumission lui ont attiré de tortures et d'opprobres.

Aussi est-ce à juste titre que nous l'acclamons comme le Christ-Roi. Depuis quelques années, sous l'impulsion du pape Pie XI, la fête de la royauté du Christ se développe sans cesse. Elle n'est plus seulement une des principales solen-

nités de l'année liturgique ; elle a pénétré dans l'âme des foules, elle suscite un élan de gratitude et d'enthousiasme qui suffirait à démontrer, si c'était nécessaire, combien elle correspond à la pensée profonde de toute la chrétienté.

Il s'agit surtout là d'une royauté spirituelle, c'est entendu, mais loin d'affaiblir notre thèse, cette observation lui confère une valeur nouvelle.

Composés d'un corps et d'une âme, nous sommes perpétuellement balancés entre deux ordres de choses différents et même opposés : d'une part, ce qui relève de la nature, d'autre part ce qui appartient au domaine de l'esprit. Or quelle âme serait assez basse pour croire que ce dernier n'est pas extrêmement supérieur à l'autre ? Royauté spirituelle, soit, mais par conséquent royauté plus haute, plus vaste, plus glorieuse que celle de n'importe quel monarque temporel.

* *

Le Christ a donc une majesté et nous ajoutons, dans nos prières, que cette majesté est infinie.

Nous entendons dire par là que rien, à aucun point de vue, ne saurait la restreindre. Et cette assertion découle si clairement de tout ce que nous venons d'expliquer qu'il n'est nullement besoin d'insister sur cet adjectif évident. La majesté de Dieu est infinie parce que Dieu lui-même est infini. La majesté du Sacré-Cœur résulte de ce que le Sacré-Cœur est divin.

D'ailleurs, puisqu'il n'a voulu mettre aucune borne à son amour et qu'il n'y en a jamais eu à sa puissance, pourquoi tenterions-nous de réduire cette grandeur incommensurable ? Ce serait à la fois un outrage à la vérité et un crime contre la plus élémentaire reconnaissance.

Acclamons donc plutôt, avec l'universalité du peuple chrétien, la majesté infinie de ce Cœur qui a si profondément aimé les hommes et qui, sur terre, s'est dévoué pour eux jusqu'à son ultime palpitation. Joignons nos voix à celle de l'Eglise entière lorsqu'elle chante que le Christ Dieu est roi et qu' « à lui sont dus toute louange, tout honneur et toute gloire, dans tous les siècles des siècles. »

L'EVANGILE VÉCU AVEC SAINTE BERNADETTE

I

LA PIÉTÉ DE SAINTE BERNADETTE

Mes frères,

La règle du chrétien, c'est l'Evangile. Voilà une vérité première, que nous savons tous, mais que, dans la pratique ordinaire de notre vie, nous sommes trop portés à oublier.

Il est donc bon que, de temps en temps, nous ouvrions le saint Livre, pour écouter Notre-Seigneur et réapprendre, de sa bouche, ce qu'il attend de nous.

Ce qu'il attend de nous, nous devons le lui donner ; car il ne nous demande rien d'impossible. Témoins ces hommes, ces femmes, ces enfants même qui ont suivi à la lettre ses commandements, voire ses conseils et qu'on appelle les Saints. Il est utile que nous les interrogions, pour savoir comment ils s'y sont pris, afin de les imiter et de marcher après eux dans la voie de la sanctification, qui, chaque jour davantage, rapproche de Dieu.

C'est pourquoi, si vous le voulez bien, nous nous mettrons, pendant un certain temps, à l'école de la petite fille des Pyrénées que l'Eglise plaçait récemment sur ses autels, et nous prierons humblement sainte Bernadette de nous faire comprendre l'Evangile, comme elle-même l'a compris.

I

Vous connaissez le grand commandement du Maître : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Commandement qui s'adresse à tous les chrétiens sans exception.

Il en est un autre, réservé aux privilégiés, à ceux qui sont appelés à aimer Dieu jusqu'au sacrifice de ce qu'ils possèdent et de ce qu'ils sont, de leurs biens et de leur être : celui que le Christ donnait au jeune homme rencontré en Judée : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, et suis-moi, » — ou aux âmes de bonne volonté qui l'écoutaient : « En vérité, je vous le dis, nul n'aura quitté sa maison ou sa famille à cause du royaume de Dieu, sans recevoir bien plus dans le temps présent, et la vie éternelle dans le siècle à venir. »

C'est là toute la piété, puisqu'aussi bien ce mot ne signifie pas autre chose que l'amour de Dieu, plus ou moins ardent, selon que le cœur correspond plus ou moins à la grâce divine.

II

La piété de Bernadette !

De bonne heure, sa mère avait dirigé ses regards vers le bon Dieu et l'avait habituée à la prière.

Ainsi c'est elle qui, dans son pauvre foyer, et tant qu'elle y vécut, récitait chaque soir la prière en famille. Et quelle ferveur elle apportait, le dimanche, aux offices, et particulièrement à la grand'messe !

Mais j'ai l'impression qu'elle préférait se recueillir seule avec Dieu, dans le silence, à l'exemple du Christ se retirant, pour prier, dans le désert ou sur la montagne.

Quelle joie pour elle, quand elle gardait ses moutons sur les coteaux de Bartrès, de pouvoir, tout à son aise, édifier ses petits autels de pierres et les orner de quelques images et de fleurs champêtres ; s'agenouiller, car elle ne concevait pas qu'on priât autrement qu'à genoux ; tracer ces beaux signes de croix qui préludaient à ceux que la foule devait tant admirer à Massabielle, et qui

provoqueraient, à Nevers, cette réflexion : « On voit bien que la Sainte Vierge lui a appris à les faire ! »

Quelle joie pour elle, alors, et toujours, et partout, d'égrener son cher chapelet, qui ne la quittait jamais ! En a-t-elle dit, des *Ave,* dans sa vie !... Dès sa plus tendre enfance, en effet, elle eut une très grande dévotion à la Sainte Vierge ; c'est ce que vous savez le mieux à son sujet, et je n'ai pas l'intention d'y revenir.

Quelle joie pour elle quand, à Saint-Gildard, devenue sacristine, elle pouvait passer des heures et des heures devant le tabernacle !...

Sa piété intense ne se traduisait pas seulement en prières, mais aussi en efforts constants pour éviter le péché, qui lui inspirait une invincible et sainte horreur. Elle venait d'entendre un sermon sur ce thème ; elle disait ensuite : « Que cette instruction m'a rendue heureuse !

— Et pourquoi donc ?

— Mais vous n'avez pas entendu ? Le prédicateur a dit qu'on ne faisait de péché que lorsqu'on voulait le commettre. Or je ne me rappelle pas, dans ma vie, avoir jamais voulu commettre de péché ; donc je n'en ai pas commis, et c'est ce qui me rend heureuse. »

Commettre le péché ? Ah ! non : elle aimait trop le bon Dieu ! « Au moins, disait-elle, si je ne sais rien, je peux toujours aimer le bon Dieu de tout mon cœur ! » — « J'aurai toujours assez de santé, écrivait-elle à l'une de ses cousines, mais jamais assez d'amour pour Notre-Seigneur. » On trouve dans son journal intime des mots comme celui-ci : « Que mon cœur n'ait d'autre amour que le bon plaisir de mon divin Maître. »

On parlait devant elle d'une religieuse honorée d'apparitions de l'Enfant Jésus et qui, au son de la cloche, par obéissance, incontinent, quittait son divin Visiteur : — « Eh bien ! moi, s'écria-t-elle, je n'aurais pas agi ainsi ; je serais partie, mais sans me séparer de l'Enfant Jésus ; je l'aurais emporté : il était si petit qu'il ne devait pas être bien lourd ! »

Jésus, mais il ne sortait pas de son cœur si pur...

Et, parce qu'elle l'aimait tendrement, elle ne fut satisfaite que le jour où elle franchit la grille de Saint-Gildard pour devenir son épouse.

Parce qu'elle l'aimait tendrement, elle voulut le faire aimer. Que de belles lettres elle a écrites, qui le prouvent ! La gloire de Dieu, le service de Dieu, la fidélité à Dieu : voilà ce qu'on y lit, presque uniquement.

Parce qu'elle l'aimait tendrement, elle soutint, protégea et peut-être suscita des vocations en des cœurs qui, à l'exemple du sien, se donnèrent sans réserve.

Quant à elle, elle se sanctifiait toujours de plus en plus ; et Dieu prenait progressivement possession de son âme.

Sa piété, au surplus, n'était ni savante ni compliquée. Elle traitait avec Dieu en toute simplicité et elle avouait ingénuement : « Je ne sais pas méditer. »

Sa piété n'était ni mièvre ni compassée. Elle suivait le conseil de S. Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur ; je vous le répète : réjouissez-vous ! » Elle partageait l'avis de S. François de Sales : « Un saint triste est un triste saint. » Elle avait facilement le mot pour rire ; à Saint-Gildard, elle était le boute-en-train de ses compagnes ; comme on l'a remarqué, elle les eût volontiers fait sauter à la corde ! Et quelqu'un relatait, dans la presse, le souvenir impérissable que lui a laissé certaine partie de cache-cache engagée dans le cloître de Nevers, avec Sœur Marie-Bernard, lorsqu'il avait sept ans !... Toujours joyeuse, elle semait la joie autour d'elle.

On n'était pas capable, peut-être, de la suivre sur les hauteurs où elle se tenait ; mais on ne s'y trompait pas. La meunière du moulin Savy avait dit déjà à Mme Soubirous : « Votre fille est un ange. » Son père tombait à genoux devant son portrait. La foule, en la voyant arriver à la Grotte, s'écriait : « Voilà la sainte ! » Et, pour devenir des saintes, les religieuses de Nevers recherchaient sa compagnie.

* *

Nous n'avons pas reçu les grâces insignes que le ciel a prodiguées à Bernadette. Mais celles que nous avons doivent nous suffire. Ne les gaspillons pas. Sachons en profiter et les faire valoir, pour nous sanctifier chaque jour davantage, pour aimer le bon Dieu de plus en plus, pour le faire aimer et lui gagner des âmes.

Ah ! puissions-nous, quand l'heure sera venue, mériter de dire, comme notre chère petite sainte mourante : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces. » Ainsi soit-il.

II

L'HUMILITÉ DE SAINTE BERNADETTE

Mes frères,

La morale évangélique repose tout entière sur l'humilité.

C'est le grand enseignement du Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » J'entends ici S. Augustin commentant cette parole et mettant sur les lèvres de Jésus la paraphrase que voici : « Apprenez de moi, non pas à faire le monde, non pas à créer les choses visibles et invisibles, non pas à accomplir ici-bas des merveilles et à ressusciter les morts, mais que je suis doux et humble de cœur [1]. »

Voilà ce que le Sauveur veut que nous retenions surtout. Pourquoi ? Mais afin d'y conformer notre vie, toute notre vie de chrétiens. Et il nous a donné des règles précises : ne rien faire dans le but d'être vu et loué des hommes, rechercher toujours la dernière place. Il a été on ne peut plus

[1] *Sermo* 10, *de verbis Domini.*

catégorique : « Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux... Les premiers seront les derniers. » Il a tout résumé dans ce précepte : « Renoncez-vous vous-mêmes. »

I

Sainte Bernadette l'avait compris. L'humilité, ce fut, on peut le dire, sa vertu préférée, celle qui, dans sa courte existence, transparaissait le plus clairement. On vient d'écrire sur elle un livre intitulé : *L'humble sainte Bernadette* (Colette Yver). Et c'est très juste.

Oh ! — disons le tout de suite, à l'adresse de ceux qui doivent lutter contre l'orgueil et qui seraient tentés de se décourager — elle n'est pas parvenue d'un seul coup à ce degré de perfection. Elle eut à combattre, elle aussi. Il lui est arrivé plus d'une fois de réprimer des sursauts d'amour-propre blessé, plus d'une fois elle dut faire disparaître un petit pli qui s'était creusé dans son front têtu et, un jour au moins, elle succomba à la vanité...

Mais elle lutta si bien qu'elle remporta sur le démon de l'orgueil une décisive victoire.

Tout enfant, à Bartrès, en la compagnie de ses agneaux qu'elle aimait tant, elle disait déjà : « J'aime tout ce qui est petit ; » et à Nevers : « Je suis venue ici pour me cacher ; » et, sur la fin de sa vie : « Mon divin Epoux m'a donné de l'attrait pour la vie humble. »

Pouvons-nous entendre cela, nous autres, qui vivons dans un monde pétri et pourri d'égoïsme ? Pouvons-nous concevoir qu'on ait de l'attrait pour l'humilité ?

Notre sainte, cependant, a prouvé qu'elle était sincère.

II

Voyez-la donc à Lourdes.

Le procureur Dufour avouait que « chez Bernadette, tout était simple. »

Avec quelle obéissance elle se soumettait — à la Vierge sans doute — mais aussi à son père et à sa mère ! Quand la Dame lui demande de venir pendant quinze jours, elle répond : « Je viendrai ; je demanderai permission à mes parents. »

Avec quelle simplicité, après ses extases, elle rentrait dans le rang !... On la voyait passer chaque matin, tandis qu'elle allait à l'école, portant un pauvre cabas, au fond duquel on apercevait, pêle-mêle, son bas à tricoter, son croûton de pain noir et son abécédaire raccorni. A la récréation, elle riait, chantait, sautillait comme les autres. Le 26 mai 1866, on inaugurait la crypte. Bernadette, revêtue de ses insignes d'Enfant de Marie, assistait à la cérémonie, heureuse, vous le devinez, mais dissimulée, elle, l'héroïne, parmi les congréganistes, ses compagnes...

Avec quelle impatience elle repoussait les louanges et les marques de vénération dont elle était l'objet ! Un jour — c'était après la quinzième Apparition — la foule, enthousiasmée, la regardant comme une sainte, la reconduisait jusque chez elle et prétendait lui faire toucher des chapelets ; et elle de répondre, presque bourrue : « Que voulez-vous que je vous y fasse ? » — Un autre jour, une personne, derrière elle, disait : « Si je pouvais couper un peu de sa robe !... » Elle entendit, se retourna et, vertement : « Que vous êtes imbécile !... » On lui apprenait que, dans la ville, on vendait son portrait. Elle haussa les épaules : « Quelle bêtise !... »

S. Bernard, son Patron, remarque quelque part : « C'est chose rare d'être regardé comme un saint par tout le monde, et de rester néanmoins vil et indigne, à son propre jugement. »

C'est chose rare, oui, mais tel était bien le cas de cette petite fille...

Voyez-la donc à la Grotte.

Elle accepte, sans hésiter, de faire les gestes d'humiliation qu'exige d'elle la T. S. Vierge : de marcher sur les genoux, de baiser la terre, de gratter le sol, de se laver la figure avec de l'eau boueuse, de manger de l'herbe... et de passer pour folle !

Voyez-la donc à Nevers.

On a écrit que « c'est par son humilité surtout qu'elle embaumait les cloîtres de St-Gildard. »

Ce n'est pas sans répugnance qu'elle se rendait au parloir, pour y accueillir les visiteurs qui venaient l'interroger. Retenons son aveu : elle eût préféré la fièvre !

C'est, par contre, avec bonheur qu'elle accepta les procédés, à première vue extraordinaires, mais qui étaient dans les desseins de la Providence, employés à son égard par ses Supérieures et qui faisaient dire à ses compagnes : « Il est heureux de n'être pas Bernadette ! »

* *

On raconte que dans la chapelle St-Joseph, où elle fut enterrée, un parfum de violette émanait de sa tombe et imprégnait les objets qu'on y déposait. Oh ! le beau et charmant symbole !...

Dieu, sans doute, ne fera pas ce miracle sur nos tombeaux.

Mais n'oublions pas que l'humilité de sainte Bernadette doit être la nôtre.

N'oublions pas qu'il n'y a point de vie chrétienne possible sans humilité.

Entrons donc en campagne, résolument, contre l'orgueil sous toutes ses formes ; luttons avec vaillance, sans nous lasser, contre l'ambition, l'égoïsme, la vanité et l'amour-propre... Aimons, comme notre sainte, tout ce qui est petit... Sachons nous faire petits, nous-mêmes, pour être grands aux yeux de Dieu.

C'est ainsi que nous montrerons à notre Maître que nous avons compris sa leçon : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 maii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Chez Mazo,
33, Bd Saint-Martin, PARIS-3e

Projections et machines parlantes

Vous aurez 10 0/0 de remise

Envoi *franco* des Catalogues.

VITRAUX L. BALMET
25, Cours Berriat, GRENOBLE.
Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le n° du 8 fév. de l'*Ami*).

DESCLÉE DE BROUWER & Cie — PARIS

VIENT DE PARAITRE

"QUESTIONS DISPUTÉES"

DIEU
DANS LE
BERGSONISME

par M. T.-L. PENIDO

1 vol. in-12 de 264 pages 12 fr.

"Dieu", pour Bergson, est-il le Dieu chrétien ?"

FONDERIES DE CLOCHES ET CARILLONS

F. CAUSARD

COLMAR --- Haut-Rhin

Sonnerie électrique des cloches.
Système breveté indéréglable peu coûteux.

Conditions spéciales à qui se prévaudra de cette annonce.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 148.

J. DE GIGORD, EDITEUR, 15, RUE CASSETTE, PARIS-VIe

Nouveauté

ELISABETH LESEUR

JOURNAL D'ENFANT

Précédé d'une lettre de S. Em. le Cardinal VERDIER et accompagné d'un portrait d'Elisabeth LESEUR en première communiante

1 volume in-18 raisin . . . . 5 fr »»

DU MÊME AUTEUR

Journal et pensées de chaque jour (113e mille)
Un vol. in-12, avec portrait hors texte. . 12 fr 50

Lettres sur la souffrance
Un vol. in-12, avec portrait hors texte. . 12 fr. 50

La vie spirituelle
Un vol. in 12, avec portrait hors texte de l'auteur sur son lit de mort . . . . 12 fr. 50

Lettres à des incroyants
Un vol. in-12, avec portrait hors texte. . 12 fr. 50

Extraits de "La Vie Spirituelle"

Retraite spirituelle du mois (Préf. du R. P. Monpeurt, O. P.) . . . . . . 2 fr. 40
La femme chrétienne (Préf. du R. P. Louis) 2 fr. 40
Le chrétien (Préf. du R. P. Sertillanges) 2 fr. 40
Conseils à une amie incroyante, reproduits en fac-similé d'écriture (Préf. du R. P. Mainage), avec portrait. . . . 3 fr. »»

R. P. LESEUR, O. P.

Vie d'Elisabeth Leseur

Avec lettre-préface du R. P. GILLET

Un volume in-12, avec portrait hors texte. . . . . 16 fr »»

l'année liturgique tout entière, en ce qui concerne le propre du Temps. Les fêtes des Saints, sauf de très rares exceptions, ont été passées sous silence, pour ne pas alourdir l'ouvrage à l'excès. Depuis le début de l'Avent jusqu'à la Pentecôte, les sujets sont empruntés le plus souvent à l'évangile du jour ou à une idée connexe. Pour la seconde période de l'année liturgique, ils s'inspirent de passages extraits de différents livres de la Bible : la vie du prophète Elie, à elle seule, en a fourni douze.

Ces instructions sont assez brèves : leur durée varie entre un quart d'heure et vingt minutes. L'auteur, après un préambule, énonce très nettement les deux ou trois idées principales de son discours ; il les reprend ensuite séparément pour les commenter, en se cantonnant de préférence dans les applications morales. Son langage trahit un ardent désir d'être utile aux âmes ; souvent il prend le ton de l'exhortation pressante. De ses lèvres s'échappe aussi mainte allusion qui révèle dans certaines classes du peuple allemand des souffrances bien capables d'exciter la pitié.

Pierre Tromont, S. J. — *Un missionnaire des temps héroïques* : **Le Frère Frans de Sadeleer,** de la Compagnie de Jésus. — In-8 de 90 p., 9 f. 50. — Louvain, Aucam, 8, rue des Récollets.

Cette esquisse biographique retrace à grands traits la vie d'un humble Frère coadjuteur, dont l'esprit surnaturel et l'activité inlassable contribuèrent grandement à la fondation de la mission du Zambèze et de celle du Kwango (Congo belge). Les débuts de cette double pénétration en pays païen furent atrocement pénibles. Du moins, les souffrances et les travaux des premiers missionnaires fécondèrent ce sol ingrat, où fleurissent aujourd'hui de belles chrétientés. On ne peut lire sans être profondément ému le récit de la vie du Fr. de Sadeleer, toute de dévouement et d'abnégation.

Cette esquisse est le résumé d'une biographie plus importante, écrite en langue flamande. Formons le vœu d'en posséder bientôt la traduction française. De telles biographies, en effet, aideront beaucoup au recrutement des Frères coadjuteurs, dont nos missions catholiques ont tant besoin.

GOUTTE — GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

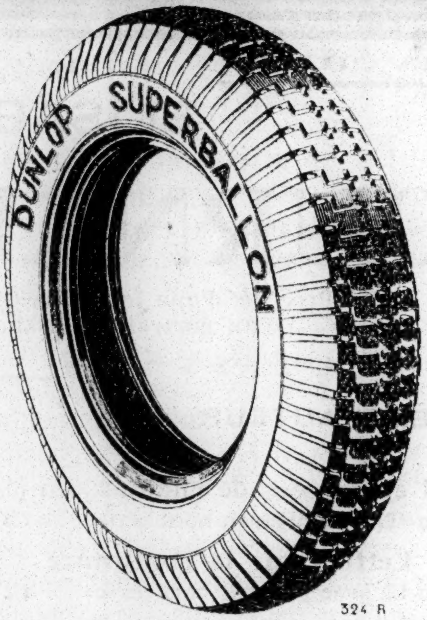
LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée.* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

VINS DE MESSE
Vignobles de l'Œuvre sur les coteaux de Rivesaltes spécialement cultivés dans ce but ; pas de vins achetés au commerce et de composition douteuse.
SEULE MAISON du Diocèse de Perpignan donnant la garantie épiscopale de vins liturgiquement purs.
Abbé Jean Bousquet, Econome, Espira-de-l'Agly (Pyr.-Orles)

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet,
etc...
Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes
Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE Pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France
Société anonyme fondée en 1864. — Capital 500 millions.
R. C. Seine 64.462
Siège social : 29, Boulevard Haussmann, Paris (9e)
97 Succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 546 agences en Province, 4 agences à l'Etranger (Londres, Barcelonne et St-Sébastien, Espagne), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.
CORRESPONDANT en BELGIQUE : *Société française de Banque et de dépôts,* Bruxelles, 70, rue Royale. Anvers, 74, place de Meir. Ostende, 21, av. Léopold.
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Service de coffres-forts et de compartiments de coffres-forts au siège social et dans les succursales, depuis 8 fr par mois.
Le Conseil d'administration de la Société Générale a nommé administrateurs : MM. Léon Cornudet et Henry Poirier qui étaient le premier : censeur, et le second : directeur de cet établissement. Pour remplacer M. Cornudet, le Comité de censure a nommé censeur : M. Georges Verstraëte, secrétaire du Conseil d'administration, et à sa place M. Edmond Taffinean, directeur-adjoint.



La plus grande *Souplesse* et la meilleure tenue de route sont obtenues grâce au *Superballon*
DUNLOP
Siège social, 64, rue de Lisbonne, PARIS 8e.

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine n° 43.798

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

HERNIEUX

Adressez-vous à une Maison de CONFIANCE

La Mon DRAPIER, fondée en 1829 • 41, Rue de Rivoli, Paris 1er. R. C. Seine 27.835 se tient à votre disposition pour vous adresser son *Catalogue* et tous renseignements utiles

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comions, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.

Maison très ancienne, donnant toutes garanties.

Conditions spéciales aux Missions.

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Toilain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

FALCE, DOREUR SUR MÉTAUX

Chez M. le Curé de Thieux, près Juilly (S.-et-M.) dore argente OBJETS DU CULTE. Prix semi-gratuits Hautes références : a travaillé pour 51 diocèses.

LOURDES — Hôtel Villa Madonna

Avenue Peyramale (près Grotte)

Eau courante. — Très recommandé. — *Prix modérés.*

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME

(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)

Renseignements gratuits

Appareillage Electrique LEWIS, 181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

--- VINS DE MESSE ---

CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.

Adresse corresp.ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Une cure à faire

C'est la cure laxative, dépurative, végétale et opothérapique par les GRAINS DE VALS qui nettoient estomac, foie, instestin, combattant ainsi la constipation et l'obésité en éliminant les graisses et les toxines. UN GRAIN au repas du soir ou en se couchant, tous les deux ou trois jours. 4 fr. 50 le flacon de 30 grains.

IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS

Quelle que soit
L'importance de votre Paroisse,
L'équipement d'une sonnerie électrique
Sera pour vous une nécessité.
Quels que soient
Vos moyens, vos possibilités,
Vous devez
Avec confiance demander à **BACH**
Une étude qui vous rassurera
et vous convaincra.

Sonneries électriques de cloches BACH — METZ (Moselle) | Eglises installées 235

LOURDES

POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS

ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO TARBES 4204

MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.
SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,
et 38, Rue de Livarot, à

LISIEUX